



BRILL

Une tribu méconnue des Naiman: les Bätäkin

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 37, Livr. 2 (1943), pp. 35-72

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527225>

Accessed: 03/02/2011 06:10

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

UNE TRIBU MÉCONNUE DES NAIMAN: LES BÄTÄKIN¹⁾

PAR

PAUL PELLIOT

Les Naiman sont le dernier des grands peuples mongols ou mongolisés de Mongolie à avoir résisté aux attaques de Gengis-khan²⁾. Bien qu'ils aient fait fréquemment des incursions plus à l'Est, leur territoire, aux alentours de l'an 1200, comprenait essentiellement les deux versants du Grand Altaï. Au Nord, ils avaient un moment pénétré jusqu'aux sources de l'Yénisseï et continuaient d'occuper la région de Kobdo; au Sud, ils campaient dans la région de l'Urungu et du lac Qizil-baş; à l'Ouest, ils atteignaient le bassin de l'Irtyš, non seulement dans son cours supérieur, mais plus au Nord jusqu'à la rivière Bukhtarma (plus correctement Buγdurma).

Aucune mention des Naiman, tout au moins sous cette forme de leur nom, ne s'est rencontrée jusqu'ici avant les campagnes mêmes de Gengis-khan, et ce nom est purement mongol, puisque *naiman*, en mongol, signifie "huit"; nombre de tribus altaïques ont été désignées par des noms de nombre, soit à titre d'épithètes,

1) Le présent article a fait en 1942 l'objet d'une communication à la Société Asiatique et devait paraître dans le *Journal Asiatique*; les obstacles qui suspendent actuellement la publication du *Journal Asiatique* m'ont décidé à le publier dans le *T'oung Pao*.

2) J'ai gardé dans ce travail les formes originales des diverses sources, si bien qu'un même nom peut apparaître sous des formes légèrement différentes selon que la source est mongole, turque ou persane. J'ai fait cependant exception pour quelques noms qui ont acquis en quelque sorte droit de cité chez nous: Gengis-khan, Ongkhan, Kerait, Ouïgour, Kalmouk.

soit comme noms proprement dits¹⁾. Néanmoins les titulatures des Naiman étaient foncièrement turques et on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un peuple turc mongolisé et qui, par suite, aurait été connu sous un nom turc avant de recevoir un nom mongol. Rien ne permet de supposer que ce nom ait été *Säkiz, c'est-à-dire le mot turc qui signifie "huit"²⁾.

1) Je ne crois pas qu'on puisse tirer le nom des Naiman de celui de la rivière Naima, comme le voudrait Aristov, *Zamétki ob étničeskom sostavé Tyurskikh plemën*, dans *Živaya Starina*, VI [1896], 361.

2) Dans l'édition de *ǰuwaīnī* (I, 26) on lit qu' Ong-khan était le chef des tribus Kerait (Kārait) et ساقیز *Saḡiz. L'éditeur Qazwīnī a reproduit en note une indication de Blochet selon laquelle les *Saḡiz sont les Naiman, parce que *saḡiz* signifierait "huit" en turc comme *naiman* en mongol. Mais il n'y a pas un seul dialecte turc qui dise *saḡiz* pour "huit"; c'est toujours *säkiz*. Rašidu-d-Dīn écrit correctement سَكِيْز مورَان Säkiz-mürān, les "Huit Fleuves" (cf. Berezin, dans *Trudy Vost. Otd. I.R.A.O.*, V, 79); bien qu'on rencontre chez *ǰuwaīnī*, transcripteur moins strict que Rašidu-d-Dīn, plusieurs formes palatalisées transcrites avec des *qāf* et des *ḡāin*, ce sont là des exceptions assez rares. Or, loin d'être le chef des Naiman, Ong-khan a lutté contre eux toute sa vie. A mon avis, il faut chercher autre chose. "Saḡiz" est une correction de l'éditeur; les mss. ou bien omettent le nom, ou bien donnent ساقير ou ساقير. Or, parmi les tribus Kerait, il y en a une que Rašidu-d-Dīn nomme sans avoir aucune indication à son sujet; c'est celle des ساقيات Saḡiyat (à ne pas confondre avec les Saḡayit; sur les Saḡiyat, cf. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, I, 48 ["Sakiate"]; Erdmann, *Temudschin*, 231 ["Sackajaj"]; Berezin, V, 95). Je pense que ce sont là les soi-disant "Saḡiz", dont je proposerais de lire en réalité le nom ساقِيَات *Sāḡiyat. Peut-être d'ailleurs Rašidu-d-Dīn a-t-il pris chez *ǰuwaīnī* ce nom qui n'est pour lui qu'un nom. Rockhill (*Rubruck*, 110) dit que *naiman* "means 'light' in Turki"; il faut lire "means 'eight' in Mongolian". T'ou Ki (*Mong-wou-eul che-ki*, 21, la) se trompe quand il dit que *naiman* signifie "huit" en turc comme en mongol, et aussi quand il met les Naiman au nombre des dix-huit tribus qui se groupèrent autour de Ye-liu T'ai-che en 1124—1125 (sur ces tribus, cf. *Leao che*, 30, 2b, et Bretschneider, *Med. Researches*, I, 213). [Dans la liste de tribus que donne Waśśāf, éd. de Bombay, 558, dont il sera question *infra* p. 51, on trouve en fin de liste les جِرْجِن ǰirǰin, les Naiman et les ساقير *Sāḡir; le texte continue en disant: "A cette époque, Ong-khan dominait les tribus Naiman, Kerait, *Sāḡir et quelques autres." Les ǰirǰin sont une des tribus des Kerait (c'est le nom mal lu "Khar-khīn" dans Berezin, V, 95). Il me paraît pratiquement certain que la source de la phrase sur Ong-khan est le texte même de *ǰuwaīnī*; le passage montre du moins que le mss. de *ǰuwaīnī* utilisé par Waśśāf avait bien *Sāḡir (> *Sāḡir) comme ceux dont nous disposons aujourd'hui. Ceci n'appuie pas ma correction en Saḡiyat, mais ne la détruit pas non plus. Je continue à penser que les *Sāḡir = *Saḡir doivent être une tribu des Kerait, et la seule question qui se pose est de savoir si c'est la forme *Saḡir de *ǰuwaīnī* et Waśśāf ou la forme *Saḡiyat de Rašidu-d-Dīn qui est correcte.] Cf. les *Addenda*.

On a cru cependant reconnaître les Naiman aussi bien dans les 粘八葛 Nien-pa-ko, *Nāmbagä, dont le chef était 秃骨撒 T'ou-kou-sa (? *Tuɣsaq, ? *Tuɣsā < *Tuɣsa'a) et qui sont nommés entre les Tsou-pou (= Tatar) et les Märkit dans le *Leao che* sous l'année 1097 (21, 1b; cf. aussi 36, 10a), que dans les 粘拔恩 Nien-pa-nge, *Nāmba'an, qui apparaissent environ trois quarts de siècle plus tard dans le *Kin che* (121, 2b; cf. mes remarques dans *JA*, 1920, I, 173—174). A cette équivalence, on peut objecter qu'on ne s'attend guère à voir les Naiman figurer entre les Tatar et les Märkit, mais c'est à la rigueur possible. On sait, bien que des erreurs soient encore souvent commises à ce sujet, que les Khitan parlaient une langue mongole fortement palatalisée; nous aurions donc, dans le *Leao che*, la transcription chinoise *Nāmbagä de la forme khitan correspondant au mongol *naiman*, "huit". Les Kin ou Jüréin parlaient une langue tungus, mais ont pu hériter des Khitan la forme khitan du nom des Naiman. Le problème se complique cependant du fait que Nien-pa-nge n'est pas facilement séparable d'une série de noms d'hommes et de noms de famille: nom d'homme 粘沒曷 Nien-mou-ho ou 粘沒喝 Nien-mou-ho, aussi écrit 粘哥 Nien-ko, 粘罕 Nien-han et 粘沒合 Nien-mou-ha, assez fréquent dans le *Kin che* ¹⁾; nom de famille des Kin transcrit 粘割 Nien-ko (*Kin che*, 95, 4b; 121, 2a; 122, 8a), 粘哥 Nien-ko (*ibid.*, 117, 1b) ou 粘葛 Nien-ko (*ibid.*, 119, 1a; 124, 7a) dans le *Kin che*, ou 粘合 Nien-ha dans le *Yuan che* (146, 5b) ²⁾. Tous ces noms paraissent remonter à un même original et qui ne devrait pas être mongol, mais tungus. Une difficulté supplémentaire est créée par le nom d'un personnage appelé dans

1) Cf. *San che t'ong-ming lou*, 10, 5b; pour l'équivalence de Nien-mou-ho et de Nien-han, cf. *Kin che*, 74, 1a.

2) Cf. aussi T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 48, 12b, où les équivalences sont toutefois douteuses.

le *Yuan che*, 146, 5b, 粘合南合 Nien-ha Nan-ha, *Nämqa Namqa.¹⁾ Ce doublement est bien extraordinaire et permet de se demander si notre lecture *nien* de 粘 est juste. C'est là la prononciation classique (**nĭäm*, d'où une valeur de transcription **näm*) et c'est celle qui a été généralement adoptée par les commissaires de K'ien-long pour leur orthographe "réformée". Toutefois 粘 a aussi une prononciation populaire *tchan* (< **čam*), qui se retrouve dans de nombreux dialectes et a sûrement existé dès le Moyen Age. En lisant Tchan-pa-ko, **Ĵambaγa*, et Tchan-pa-ngen, **Ĵamba'en*, etc.²⁾, nous éviterions, outre le peu vraisemblable *Nämqa Namqa, un excès de formes palatalisées et non palatalisées dans une même transcription. Tout rapprochement avec Naiman disparaîtrait naturellement, mais nous y gagnerions, avec Tchan-mou-ho (**Ĵamuqa*), Tchan-ha (**Ĵamqa*), etc., de trouver avant l'époque mongole des formes identiques au nom de *Ĵamuqa*, le lointain parent et l'adversaire de Gengis-khan. Je dois ajouter toutefois que 粘 transcrit bien *näm* dans les §§ 28 et 124 de l'*Histoire secrète*³⁾, et que les Nien-pa-ngen du *Kin che*, en 1161—1189, étaient vassaux des Qara-Khitai et sont nommés en liaison avec les Qangli; ceci suppose une localisation à l'extrême Ouest de la Mongolie et s'accorderait bien avec une identification des Nien-pa-ngen aux Naiman.

1) 南合 Nan-ha, *Namqa, apparaît aussi comme nom d'homme dans le *Kin che*, 14, 9a.

2) En fait, les commissaires de K'ien-long ont lu Tchan-pa-ngen; cf. *Kin che yu-kiai*, 3, 5a.

3) Le nom d'un circuit (*lou*) indigène du Yunnan est écrit 謀粘 Meou-nien(?) dans *Yuan che*, 29, 10b, mais 木帖 Mou-t'ie, *ibid.*, 30, 3b; j'ignore quelle est la forme correcte du nom de ce *muong*; la divergence des deux formes doit provenir, pour le second élément du nom, d'une faute de texte. Pour une explication peu convaincante de Nien-mou-ho ou Nan-ha par le nom jurčîn des Chinois (> mandchou Nikasa), cf. Gibert, *Dict. hist. et géogr. de la Mandchourie*, 941.

Dans sa notice des Naiman (Berezin, V, 108—114), Rašidu'd-Din, contrairement à son habitude, ne donne aucune liste des branches ou clans qui composaient le peuple des Naiman. Nous pouvons cependant glaner ailleurs dans son œuvre quelques informations.

C'est ainsi que l'historien persan parle à deux reprises¹⁾ d'un chef Naiman qui commandait aux chiliarchies d'Āljidāi (= Āljigidāi), fils de Qači'un et neveu de Gengis-khan. Berezin a toujours lu le nom "Etsaudai-Učegas-Govan", mais je crois bien, en tenant compte des leçons des mss. dans les deux passages, qu'il faut lire *اقساودای اوجقاش کویانک* Aqsaudai-Üčqaš-Guyang dans le premier cas, *اقسودای اوجقاش کویانک* Aqsōdai-Üčqaš-Guyang dans le second. Rašīd ajoute que *Aqsaudai est un nom de clan, Üčqaš le nom de l'individu²⁾, et Guyang son surnom (*laqab*)³⁾. *Aqsaudai ou *Aqsodai serait un ethnique mongol en *-dai*, tiré d'un nom tribal *Aqsa'un (ou *Aqsa'ul, ou *Aqsa'ur), ou, au pluriel mongol, *Aqsa'ut. Ces dernières formes représenteraient, à mon sens, soit un dérivé (du type de Sarta'ul en face de Sartaq, "Musulman"), soit un pluriel mongol du turc *aqsaq*, "boîteux". Le clan *Aqsaudai

1) Berezin, texte, XIII, 96; XV, 223; trad., XIII, 59; XV, 48; cf. aussi Erdmann, *Temudschin*, 454.

2) Üčqaš est Üč-qaš, "Trois Sourcils"; c'est un nom turc. Un de mes auditeurs, M. Toptchibachy, me dit que, dans son pays d'Azerbeïdjan, on emploie encore souvent, comme nom ou comme épithète, des expressions telles que *tört-qaš*, "quatre sourcils", pour désigner des individus aux sourcils épais.

3) Guyang est à l'origine un titre d'origine chinoise, 國王 *kouo-wang*, "prince de royaume", correspondant au plus tardif 親王 *ts'in-wang*, "prince du premier rang"; il est surtout connu comme ayant été donné par Gengis-khan à son lieutenant-général Muqali, mais le ch. 107 de *Yuan che* l'attribue par exemple au dernier frère de Gengis-khan, Tämügä-otčigin, et au petit-fils de ce dernier, Tāčar; il est probable qu'il avait passé dans les langues altaïques dès le temps des Kin et même des Khitan. Ce n'est pas le seul titre chinois qu'on trouve chez les Naiman; il en est de même pour Tayang, issu de 太王 *t'ai-wang*, "grand prince", et pour Linqum ou Lingqun, issu de 令公 *ling-kong*, à l'origine appellation populaire du président du *tchong-chou-ling* ou Grand Secrétariat.

(< *Aqsa'udai) ou *Aqsōdai, si ma lecture est correcte, serait le clan des „Boîteux”¹⁾.

Il est possible, en tout cas, de dire à quel clan appartenait la famille qui régnait sur les Naiman à l'époque de Gengis-khan. L'*Histoire secrète* mentionne (§141) “[venant] des Naiman, Buyirūq-qan des Gūčū'ūt Naiman” (*Naiman-ača Gūčū'ūt-Naiman-u Buyirūq-qan*); (§ 158) “Buyirūq-qan des Gūčūgūt Naiman” (*Naiman-u Gūčūgūd-ün Buyirūq-qan*); (§ 177) “Buyirūq-qan le Gūčūgūrtāi” (*Gūčūgūrtāi Buyirūq-qan*); Buyirūq-qan (▷ Buirūq-ḥan) était un des deux frères rivaux qui se partageaient le pouvoir et le territoire chez les Naiman. C'est bien en vain que T'ou Ki, 21, 1b, à la suite de Hong Kiun, a voulu voir dans le “Gūčūgūd-ün” du § 158, maintenu tel quel au génitif, le nom personnel de Buirūq-ḥan²⁾. Comme Naka³⁾ n'avait pas manqué de s'en apercevoir, nous avons simplement là le nom du clan royal des Naiman. La divergence entre Gūčū'ūt et Gūčūgūt tient à ce que les transpositeurs de la fin du XIV^e siècle n'avaient pas de tradition vivante sur la prononciation du nom; ce sont des pluriels, et Gūčūgūrtāi est l'ethnique tiré du singulier Gūčūgūr = Kūčūgūr. Rašidu-'d-Dīn, qui ne donne pas le nom dans la notice des Naiman, mentionne ailleurs une épouse d'Arīq-Būgā qui était “du peuple (*qawm*) des كوجوكور Kūčūgūr, qui sont un groupe (كروهه *gurōhī*) des Naiman”, et la même indication se trouve dans le *Mu'izzu-'l-Ansāb* (cf. Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 562). Kūčūgūr, comme nom commun, se rencontre dans l'*Histoire secrète*, § 89, où il est traduit par 野鼠

1) Toutefois, pour l'hypothèse d'une lecture *Oimadai ou *Oimōdai, bien que moins appuyée par les mss., cf. *infra*, p. 49.

2) C'est aussi le même passage qui, mal coupé, a donné naissance au pseudo-“Digu-čugulun-buirukhei” de Popov, *Mén-yu-yu-mu-czi*, 483.

3) Naka Michiyo, *Chingisū-kan jitsuroku*, 144, 183, 228.

ye-chou, “rat des champs”¹⁾). Soit à cause du clan des Kūčügür, soit directement comme nom emprunté à l’animal, Kūčügür est connu ailleurs comme nom d’homme: l’*Histoire secrète* mentionne un Bäsüt dont les transcripteurs ont transcrit le nom Kūčügür (§ 120) ou Gūčügür (§§ 124, 202), ou qu’elle appelle enfin Gūčügür-moči, “Kūčügür le Menuisier” (§ 223); Rašidu-’d-Dīn parle aussi de lui maintes fois sous le nom de Kūčügür ou Kūčügür-noyan (Berezin, V, 59, 60, 175, 212, 213; XV, 140).

Ainsi le clan royal des Naiman, vers 1200, était le clan des Kūčügür, ou des Rats, et il régnait alors depuis au moins un quart de siècle puisque le roi précédent, père des deux frères rivaux,

1) Le mot ne semble pas avoir survécu en mongol classique, et il n’est pas connu tel quel en turc. On peut en rapprocher toutefois le kalmouk *küšl̄e* ou *küšl̄* (<**küsiläi*), “rat” (cf. Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 248), les mots turcs *küsürgü*, “espèce de souris”, et *küsürgün*, “espèce de taupe”, dans Kāšyarī (Brockelmann, 118), et les formes dialectales turques suivantes indiquées par Radlov: sag., koib., kač., küär. *küskü*; tob. *küskü*; crim. *küsül*; alt., tel., leb., qarakirgh., šor *küzül*; bar. *küsmür*, “rat”; aussi kumd. *küzül* et kaz. *küsi*, “taupe”, et sag. *küsküčäk*, “souris”; hongrois *gözü*, etc. (cf. Gombocz, *Die bulg.-türk. Lehnwörter*, 73). En outre, *küčügür* est inséparable de *küčügünü*, employé au § 111 de l’*Histoire secrète*, où la traduction chinoise le rend par 小鼠 *siao-chou*, “petit rat”. Enfin et surtout le mot a survécu, sous des formes très voisines de *küčügür*, chez les Mongols du Kansou. Les P. P. de Smedt et Mostaert, *Dict. monquor-français*, 208, donnent *k’uǎčirGu* dans *k’uǎčirGu lǎŋe*, “espèce de rat de montagne”, et ne manquent pas à le rapprocher de *küsürgü*, *küčügür* et *küčügünü*. En outre, le 玉芝堂談薈 *Yu-tche-t’ang t’an-houei* de la fin des Ming (son auteur, 徐應秋 *Siu Ying-tš’ieou*, est docteur de 1616) nous a conservé (24, 54a), à propos de la vieille légende chinoise de la grotte où vivent ensemble un oiseau et un rat (鳥鼠同穴 *niao-chou t’ong-hüe*; sur laquelle cf. par exemple Chavannes, dans *BEFEO*, III, 389), une information due à un 胡承乏 *Hou Tch’eng-fan* que je ne connais pas (vraisemblablement de la fin des Ming lui aussi), où il est question d’une grotte du district militaire (衛 *wei*) de Yong-tch’ang au Kansou (au NO de Leang-tcheou) où vivraient un rat et un oiseau; le rat est appelé là 苦朮兀兒 *k’ou-chou-wou-eul*, et l’oiseau 本周兒 *pen-tcheou-eul*, qui sont évidemment des transcriptions de mots mongols. Dans ses *Lokalkulturen im alten China*, I, 240—241, Eberhard a proposé de renverser le sens de ces deux mots, parce qu’il rapprochait *k’ou-chou-wou-eul* du turc *quš*, “oiseau”, et *pen-tcheou-eul* de 鼯鼠 *fen-chou*, vieux nom chinois d’une espèce de rongeur; *fen-chou* serait ainsi la transcription d’un mot altaïque. Tout ceci

était mort très vieux ¹). Mais, en fin de la notice des Naiman, Rašidu-'d-Dīn a un assez long paragraphe qui se rapporte à une situation antérieure et dont l'intérêt a été jusqu'ici méconnu. Je le retraduis ici sur le texte persan, mais en gardant provisoirement la forme adoptée par Berezin pour le nom de la tribu qui nous intéresse ²):

“Parmi les peuples (*aqwāmī*) qui étaient proches (*nazdīk*) des Naiman et dont les territoires (*yurt*) s'unissaient aux leurs (بیم دیگر متصل), il y avait le peuple (*qawm*) des بيکين Bikin. Le souverain (*pādišāh*) de ceux-ci portait le nom de قدر بوبروت خان Qadīr-Būirūq-hān. Le sens de *qādīr* est “puissant et violent” (عظيم و قهار); comme les Mongols (*Moγūlān*) ne connaissent pas ce nom (*nām*), ils disent قاجر خان Qājir-hān. Il y a plusieurs médicaments mongols qu'on appelle aujourd'hui *qājir*, mais anciennement leur nom était *qādīr*, c'est-à-dire “médicament puissant”. Le royaume (*pādišāhī*) de ce Qādīr-Būirūq-hān et de ses pères était plus grand

est à abandonner. *K'ou-chou-wou-eul*, **kūji'ür*, s'apparente évidemment à *küčügür* et désigne bien le “rat”; quant à *pen-tcheou-eul*, **buljiur*, c'est une forme à voyelle labialisée (du type de *büširü-* en face de *biširü-*, “croire”) du mongol *bilji'ur* (<**bildi'ur*) ou *bildu'ur* de l'*Histoire secrète* (§ 77, 160, 220), interprété tantôt par “alouette”, tantôt simplement par “petit oiseau” (cf. mong. classique *buljumur* et *buljimar*, et kalm. *bilts'vær* <**bilčamar*; pour l'alternance -*m* et -', cf. *kämä-* et *kü'ü-*, *kämün* et *kü'ün*). *Fen-chou*, “rat *fen*”, est une expression purement chinoise. Il est intéressant de retrouver à la fin des Ming, à propos du Kansou, deux termes mongols qui se rattachent plus étroitement aux formes de l'*Histoire secrète* de 1240 qu'à celles du mongol classique plus tardif.

1) Ce roi est celui que Rašidu-'d-Dīn appelle Īnanč-Bilgä-Bügü-han ou plus brièvement Īnanč-han (le nom est mal lu dans Berezin, V, 111—112; XIII, 112, et, à sa suite, dans Grousset, *L'Empire mongol*, 31); mais c'est là son titre royal, non son nom personnel. Si les Nien-pa-ngen sont les Naiman, il se peut que ce soit déjà lui qui ait régné lors de l'ambassade venue chez les Kin entre 1161 et 1189, et que par suite on doive le reconnaître dans le prince (君長 *kiun-tchang*) des Nien-pa-ngen nommé à cette occasion, 撒里雅寅特斯 Sa-li-ya-yin-t'ö-sseu. Ce serait là son nom véritable, mais Sa-li-ya-yin-t'ö-sseu (? *Saliya-Yiltäs, ? *Sariya-) ne se prête jusqu'ici à aucune restitution satisfaisante.

2) Cf. Berezin, V, 113, 265; VII, 144—145.

(*bištūr*) que le[s] royaume[s] des pères d'Ong-khan et de Tayang-khan et des autres souverains des Naiman et des Kérait, et [lui] était plus puissant et plus honoré [que ceux-ci]. [Mais] après un certain temps, les souverains susmentionnés (ceux des Naiman et des Kerait) devinrent plus puissants que ceux [des Bikīn]. Gengis-khan annexa (اضافات كرد) le peuple des Bikīn à celui des انكوت Öngüt, et leur donna des terres de transhumance (*kōč* < ture *köč*) communes. Il voulut des filles de ce peuple des Bikīn pour sa lignée (*ārūq*) [et] en octroya aux chefs (*umārā*) des Öngüt. Leurs filles (= des Bikīn) et celles des Naiman étaient célèbres pour leur belles formes (*husn*) et leur beauté (*jāmāl*). Il y eut des fils (*pusārān*) de Qādīr-hān qui, au temps de Gengis-khan... (*lacune*). Dans ce royaume-ci (= en Perse), il n'y a pas plus d'une ou deux personnes de ces peuples (*aqwām*) des Bikīn."

Avant d'en revenir au nom des Bikīn, je dois dire quelques mots du "nom" de leur souverain. Il s'agit en réalité d'un titre, et qui est purement turc. Dans le *T'oung Pao* de 1930 (XXVII, 52—54), je me suis déjà occupé du mot turc *qadīr*, "puissant", "terrible" (> mongol *qajīr*, de même que le turc *qatīr*, "mule", a donné en mongol *qačīr* > *qačir*). Je disais alors que ni *qajīr*, ni *qačīr* n'étaient attestés en mongol moderne¹), et je n'en ai pas trouvé non plus de trace depuis lors. La phrase de Rašīdu-'d-Dīn sur les médicaments appelés d'abord *qadīr*, puis en mongol *qajīr*, n'a évidemment pour but que de donner un autre exemple du passage de *qadīr* à *qajīr*. Le passage de *d-* (ou *t-*) à *j-* (ou *č-*) devant *-ī* (*-i*) est constant en mongol, mais il ne s'agit pas ici d'un fait uniquement mongol, puisque *qazīr* (< *qadīr*) existe dialectale-

1) A moins que *qajīr šiba'un*, le "vautour", ne soit l'oiseau *gadhra*, et que, au moins par étymologie populaire, il ait été compris comme l'"oiseau terrible"; cf. *T'oung Pao*, 1930, 53.

ment en turc, et qu'on a une forme dialectale turque *qač̣ır* pour le nom de la "mule". Le titre de *qađır-han* est déjà indiqué en 1076 par Kāšgarī comme un surnom du *qayan*¹⁾.

Buıruq-han est aussi un titre turc, mais il a été également employé dans des tribus mongoles ou mongolisées. L'un des deux frères rivaux fils d'İnanč-khan des Naiman est uniquement connu sous son titre de Buıruq-han (Buiruq-qan, Buyuruq-qan)²⁾. L'un des clans Tatar nommés au § 53 de l'*Histoire secrète* est celui des Airi'ut Buiru'ut, où je crois qu'il y a en fait deux noms, tous deux des pluriels; les Buiru'ut seraient des "Tatar Buıruq" (ou "du Buıruq"), et il sera question plus loin d'un prince de ces Tatar désigné sous le nom ou titre de Nawur Buıruq-han. Le grand-père et le père d'Ong-khan sont désignés par Rašidu-'d-Dīn sous les noms de Maruz Buıruq-han et de Qurjaquz Buıruq-han, c'est-à-dire par le titre de Buıruq-han précédé de leurs noms de baptême respectifs, Marcus et Cyriacus. Qu'il s'agisse des "Bikīn", des Naiman ou des Kerait, les mss. de Rašidu-'d-Dīn donnent presque toujours بويروق Buıruq, rarement avec une variante بويروق Buyuruq; néanmoins Berezin a toujours transcrit "Buyuruq"; Rašīd ajoute que *buıruq*, c'est "ordonner". Il y a en effet un verbe turc *buyur-*,

1) Cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 246; Barthold, *Turkestan*², 503; Minorsky, dans *Comptes rendus Ac. des Inscr.*, 1937, 320. Au lieu de Qāđır-hān, Berezin a transcrit "Gecer-khan" (*c = ts*); sans le dire, il semble avoir songé au Ge-sar des Tibétains, Gäsär ou Gäsar des Mongols; mais le nom de ce héros légendaire, que je tiens pour apparenté à "Caesar", n'a rien à voir avec *qađır > qađır*. Je laisse de côté les monts Qadırqan des inscriptions de l'Orkhon, forme archaïque, selon Radlov, du nom de montagnes qui, sous la forme Hāırhan, est connu de nos jours en divers points de la Mongolie (*Die Altürk. Inschriften*, 215); mais je ne suis sûr ni de la valeur du nom, ni de son histoire.

2) De même que nous avons chez les Naiman un Buiruq-han fils d'İnanč-han, les dignitaires *inanč* et *buıruq* sont nommés côte à côte dans la version ouïgoure de l'histoire de Kalyānaṃkara (cf. *T'oung Pao*, 1914, 234).

“commander”, assez tardif d’ailleurs ¹⁾, mais nombre de mots ont des formes alternatives en *-yu-* (*-yü-*) et *-i-* (*-i-*), tels en mongol *γuyu-* et *γüi-* (↳ *γui-*), “demander”, *ayu-* et *ayü-* (↳ *ayi-*, *ai-*), “craindre”, etc. En fait, *buïruq*, qui est un vieux titre attesté dès les inscriptions de l’Orkhon, ne s’est jamais rencontré, à ma connaissance, tant en turec runique qui n’est pas décisif par notation incomplète des voyelles qu’en écriture ouigoure qui ne prête ici à aucune ambiguïté, sous une orthographe *buyuruq*; sous réserve de la forme métathétique indiquée plus loin, on y a toujours *buïruq* ²⁾. C’est aussi *buïruq*, et non *buyuruq*, que supposent les transcriptions chinoises anciennes. Ainsi le 俟斤屈裴祿 K’i-kin K’iu P’ei-lou mentionné à la date de 648 par Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue occidentaux*, 33, n. 5, est un *erkin kül buïruq* ³⁾. On doit également reconnaître *buïruq* dans le 梅錄 *mei-lou* (**muâi-luk*) du *Sin T’ang chou*, 217 A, 5b. Dans *JA*, 1913, I, 304, Chavannes et moi avons proposé de restituer en *buïruq-tutuq* le titre 密錄都督 *mi-lou tou-tou* d’un personnage venu de chez les Ouigours de Kancheou en 935; j’avais hésité parce que *mi-lou* paraissait supposer *bïruq*; mais précisément la forme réduite *bïruq* (↳ *buïruq*) est la

1) Je n’en trouve actuellement pas d’exemple assuré avant *buyur-*, “commander” du qipčaq (Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar*, 65), les formes du *Codex Cumanicus* (cf. K. Grønbech, *Komanisches Wörterbuch*, 67—68) et le participe *bujurmuş* de la légende d’Oğuz-han, forme “kirghiz” pour *buyurmış* (cf. ma note dans *T’oung Pao*, 1930, 321—322; Bang et Rachmati, *Die Legende von Oghuz qaghan*, 694 ¹⁹⁴ et 711—712); le *Glossar* de Houtsma doit être du milieu du XIII^e siècle; le *Codex Cumanicus* est de circa 1300; les formes “kirghiz” du texte ouigour ne semblent pas pouvoir remonter au-delà du XV^e siècle.

2) Pour des exemples de *buïruq* en écriture ouigoure, cf. F. W. K. Müller, *Uigurica*, II, 97; *Zwei Pfahlschriften*, 23; aussi *T’oung Pao*, 1914, 234.

3) Pour les deux premiers éléments du nom, cf. le titre de *kül-erkin* dans Käsγarī (Brockelmann, 68) et aussi le “*küdürkin*” d’Ibn Faḍlān dans Minorsky, *Ḥudūd al-‘Alam*, 312, certainement à lire *kül-ürkin*.

seule qui soit enregistrée par Kāṣṣarī (Brockelmann, 36), lequel l'interprète par "grand maître de la Cour" ¹⁾).

Comme si le mot *buïruq* n'était pas originairement turc, non seulement il s'est ainsi altéré en *bïruq*, mais il a pris parfois une forme métathétique *buryuq* qui est attestée dans certains textes ouïgours tardifs, tels le traité de divination de Bang et von Gabain, *Türk. Turfan-Texte I* [1929], 247 ^{64 2)}, ou le *Suvarṇaprabhāsa* ouïgour publié par Radlov et Malov ³⁾. Or, dans le *Yuan-che*, ch. 1, qui, ici, ne dépend pas du *Cheng-wou ts'in-tcheng-lou*, le nom de Buïruq-han des Naiman est écrit 不魯欲罕 Pou-lou-yu-han et 卜魯欲罕 Pou-lou-yu-han, transcriptions qui toutes deux supposent *Buruyuq-qan (ou *Buryuq-qan²⁾). Naka ⁴⁾ a pensé qu'il y avait là une interversion accidentelle des deuxième et troisième caractères, mais, devant la répétition de la transcription, je crois plutôt que nous avons dans le *Yuan che* la même forme métathétique que dans le *buryuq* des textes ouïgours ⁵⁾.

1) *Buyuruq* et *buïruq* se rencontrent tous deux dans le *Codex Cumanicus*, non pas comme un titre, mais au sens d'"ordre", "prescription" (cf. Grønbech, *Koman. Wörterbuch*, 68); il en est de même dans le *Glossar* de Houtsma, 65; cette même valeur existe pour *buyuruq* en osmanli et en kirghiz et pour *buïruq* en qarakhirghiz et en karaïm de Troki; elle se relie à l'interprétation de Rašidu-'d-Din.

2) La rédaction semble être assez archaïque, mais la copie peut avoir adopté certaines graphies relativement récentes.

3) Je n'y ai jamais relevé *buïruq*; au contraire *buryuq* s'y rencontre assez souvent, par exemple 417 ⁴, 624 ¹⁶, 21, 625 ¹⁸.

4) *Naka Michiyo isho*, commentaire sur le *Cheng-wou ts'in-tcheng-lou*, 24.

5) Un Ouïgour, Qara-İyač-buïruq, a sa biographie dans le *Yuan che*, 124, 2a (cf. *T'oung Pao*, 1932, 421), mais le titre y est transcrit 北魯 *pei-lou*, ce qui n'est pas clair; en effet *pei* n'a pas eu de semi-voyelle labiale et ne serait donc pas exact pour *buï-*; bien que *bi-* soit ordinairement rendu alors par *pi*, j'incline à penser que *pei-lou* représente *bïruq*; peut-être le *-i* (et non *-i*) est-il responsable du choix de *pei*. C'est par une métathèse analogue à celle de Buïruq > Buryuq que j'explique qu'à l'époque des T'ang le nom qu'on lit toujours Bayırqu, mais qu'il faut, je crois, lire Bayarqu, soit presque toujours transcrit 拔野古 Pa-ye-kou (*B'wat-ja-kuo), ce qui suppose *Baryaqu.

Au fond, je ne suis pas convaincu que *buïruq* soit à l'origine vraiment ture et n'ait aucune parenté phonétique avec le titre de *boïla* ¹⁾. Celui-ci aussi se rencontre dans les inscriptions turques de l'Orkhon et on le trouve alors en transcription chinoise sous la forme 裴羅 *p'ei-lo* (**b'uâi-lâ*) ²⁾. En particulier, il entre dans un titre complexe *boïla tarqan*, connu par les inscriptions de l'Orkhon, par des textes ouïgours et également en chinois ³⁾. *Boïla* n'a guère l'air ture. Mais Marquart a signalé depuis longtemps (*Chronol. der alttürk. Inschriften*, 42) que le titre existait chez les anciens Bulgares du Danube, où Constantin Porphyrogénète nomme le βουλίας παρκάνος. Tout comme *tarqan* lui-même, avec son pluriel "mongol" *tarqat* dans les textes turcs, je considère que *boïla* est probablement d'origine avar, donc mongole selon moi, et ne suis pas éloigné de penser qu'il pourrait en être de même de *buïruq*. Pour *boïla*, c'est dans le domaine mongol que nous le retrouvons plus tard, sous la forme palatalisée 字極烈 *po-ki-lie*, **bögilä*, qui a passé des Khitan aux Kin, chez qui on trouve aussi *po-kin*, **bögil*, et ce **bögilä* est lui-même l'ancêtre du *beile* des Mandchous ⁴⁾.

1) Il ne faut pas oublier que nos transcriptions avec *-o-* ou avec *-u-* sont souvent arbitraires, puisque ces deux voyelles se confondent dans l'écriture runique et dans l'écriture ouïgoure; les transcriptions de l'époque mongole et les prononciations modernes nous guident souvent, mais il y a eu dans le passé et il y a encore de nos jours bien des échanges dialectaux entre *-u-* et *-o-*.

2) Cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue occid.*, 10.

3) Cf. F. W. K. Müller, dans *Festschrift Vilhelm Thomsen*, 210—212 (transcrit *buila*). Dans Chavannes, *Notes addit. sur les Tou-kiue*, 30, le nom du Qarluq 裴達干 *P'ei-ta-kan* est certainement altéré de *P'ei-lo*[羅]-*ta-kan*, *Boïla-tarqan* (ou *Buïla-tarqan*).

4) Cf. *T'oung Pao*, 1931, 25; *Kin che*, 55, 1a; *JA*, mai-juin 1898, 418; en *jurčîn* tardif, on avait déjà 背勒 *pei-lo*, c'est-à-dire *beile* (Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučên*, nos 277, 763). Dans *Türk. Turfan-Texte* VI, 159—160, Bang a proposé de rattacher à une racine **buï-*, **muï-*, dont *buyur-*, **buï-ur-*, pourrait être un ancien factitif, aussi bien *buïmul*. "non dressé", "sauvage", qu'un ζπαξ *muïγα*, probablement de sens analogue. Mais l'hypothèse reste assez en l'air, et d'ailleurs n'infirmait pas nécessairement l'existence en proto-mongol d'une racine **boï-*, *-buï**, à laquelle on devrait rattacher aussi bien *boïla* (ou *buïla*) que *buïruq*; βουλίας (forme métathétique) est en faveur de *buïla*. En mongol, *buïla* (> *buila*, > kalm. *būli*; turki et qarakhirghiz *buila*;

En ayant fini avec le “nom” du roi, nous pouvons maintenant étudier le nom de son peuple. A la suite de Berezin, je l’ai transcrit provisoirement “Bikīn”. D’Ohsson, I, 57, l’avait lu “Sikin biki”; Erdmann (*Vollständige Uebersicht*, 147; *Temudschin*, 240), “Tigin” et “Tebgi”; les “Tigin” et “Tebgi” ont passé comme noms de deux tribus différentes dans Howorth (*Hist. of the Mongols* I, 20—21), et les “Bikin” dans Grousset, *L’Empire mongol*, 31; en même temps Berezin, V, 265, revenait tacitement au “Sikin” de d’Ohsson pour y chercher un soi-disant “Sökün” de “Sanang Setsen”, mauvaise transcription de Berezin pour le mongol *ǰä’ün*, qui signifie “gauche” et n’est nullement un nom de tribu.

Toutes ces formes sont fausses. Le *Tcho-keng lou*, qui est de 1366, nous a conservé au ch. 1 une liste de tribus précieuse malgré des fautes de texte et certains doubles emplois. Dans cette liste, nous rencontrons, 1, 16b, 乃蠻歹 *Nai-man-tai* (Naimandai), c’est-à-dire les Naiman proprement dits, désignés par l’ethnique tiré de leur nom, mais aussi, 1, 15b, une pseudo-tribu “Man-tai”, dont le *nai-* initial a été joint par erreur (1, 16a) à la fin du nom d’une autre tribu¹⁾, et enfin, 1, 16a, les 別帖乞乃蠻歹

kirgh. *buida*, *büidö*) désigne la cheville passée au nez d’un chameau pour le conduire; le mot est déjà attesté dans la première moitié du XIV^e siècle (cf. Poppe, *Mong. slovar’*, 124²). De même que la palatalisation de **bögilä* > *beile*, sa voyelle -*ö-* au lieu de -*u-* (>-*ü-*) peut être un phénomène khitau. En indiquant, après F. W. K. Müller, *boila* ~ *büila* comme étymologie de **bögilä*, **bögil*, *beile*, je n’ignore pas que Kotwicz, *Contribution aux études altaïques*, 36—54, suivi par Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 687, rattache au contraire ces mots au turc *bäg*, mongol *bägi*; mais cette dérivation ne rend pas compte des finales -*lä*, -*l*, ni de la voyelle labiale de la première syllabe, et je crois mon hypothèse plus probable. De dire que -*lä* est un suffixe de titres masculins n’avance à rien quand on n’a ni autres exemples ni explication. De la forme méthattétique représentée par *βουλίας* est sorti le russe *boljariu* > *boyarin*, “boyar”; cf. *T’oung Pao*, 1927, 440.

1) Cette autre tribu est celle des 外抹歹 *Wai-mo-tai*, dont le nom apparaît encore une fois 1, 15b, écrit 外抹歹 *Wai-mo-tai*; ce sont les Oimōdai < Oima’udai, ethnique tiré du nom des Oima’ut, les كورلاووت اويماقوت *Kürläwüt* [> *Kürlüt*]-Oimaqut de Rašidu’-d-Dīn (trad., V, 76) et du *Mu’izzu’-l-Ansūb* (cf. Blochet, *Hist. des*

Pie-t'ie-k'i-Nai-man-tai, *Bātāki Naimandai. Je ne doute pas que nous ayons là le vrai nom de l'ancienne tribu naguère si puissante dont parle Rašīdu-'d-Dīn; avec l'-*n* final toujours quiescent en mongol, il suffit de lire بَتَاكِين Bātākīn au lieu du بِيكِين Bikīn de Berezin pour retrouver exactement les Bātāki Naimandai du *Tcho-keng lou*. Le nom de Bātākin, ou Bātāgin, ou Bātāki, n'est pas expliqué¹⁾; on voit du moins qu'il était encore connu comme

Mongols, II, 587). Les Kürlüt eux-mêmes sont les 曲呂律 K'iu-lu-liu du *Tcho-keng lou*, 1, 15a, et les 苦里魯 K'ou-li-lou, *ibid.*, 1, 15b. Un personnage du

Yuan che, 123, 2a, s'appelle 外貌台 Wai-mao-t'ai, Oimautai; et un 外麻罽

Wai-ma-tai, Oimadai, est nommé sous la date de 1269 dans le 馬政記 *Ma-tcheng ki*, 36a. Berezin, V, 246, a voulu tirer Oimaqut de *oïma*, "dé à coudre", ou même de *āïmaq*, "clan"; mais il me paraît sûr que l'étymologie est le turc *oïma* (cf. Brockelmann, *Kāšyari*, 126), mongol *oïmasun* et *hōïmasun* (cf. mandchou *foji*), "botte de feutre"; les Oïma'ut sont les "gens à *valenki*", comme on dit en russe. La tribu des Oïma'ut < Oïma'ut est mentionnée par "Sanang Setsen" soi-disant pour 1235 (Schmidt, 191), et un prince Oïmasan est mentionné vers 1600 (*ibid.*, 221; mais la version chinoise, 6, 27b, a plus correctement Oïmasun). Un clan Oïmaut existe encore chez les Qara-Qalpaq (cf. Aristov, *Zamētki*, 424), et chez les Qara-Kirghiz (cf. Potanin, dans *Živaya Starina*, XXV [1916], 54). J'ai admis comme vraisemblable que la double mention des Oïmōdai dans le *Tcho-keng lou* résultait d'une erreur; mais cela n'est pas autrement certain. Le *nai* de Nai[-man-tai] indûment placé à la fin du nom des Wai-mo-tai pourrait faire supposer que, dans l'un des cas, il s'agit d'une tribu Oïmōdai Naimandai, c'est-à-dire d'une branche des Naiman, tandis que dans l'autre nous aurions affaire aux Oïmōdai proprement dits, les Kürlāwüt-Oïmaqut des textes persans. Je n'écarte pas entièrement cette solution qui a pour elle, on va le voir, le cas parallèle des Bātākin; et on pourrait s'attendre à trouver dans Rašīdu-'d-Dīn, pour cette tribu Oïmōdai dépendant des Naiman, un ethnique du type de اوجاوداي *Oïmaudai. Il est vrai que les mss. ne paraissent pas se prêter facilement à ce que nous corrigions ainsi le nom de la tribu des Naiman dont j'ai parlé plus haut en lisant ce nom اقساوداي *Aqsaudai; à la rigueur, il pourrait s'agir d'un clan des Naiman à distinguer aussi de ce dernier, mais je ne voudrais rien affirmer sur ce point.

1) Il y a dans l'ancien vocabulaire triglotte étudié par M. Poppe, *Mongol'skii slovar'*, 118, un mot *bütäkän* signifiant "épais", en parlant d'un liquide; mais ce terme autrement inconnu, et peut-être fautif, est insuffisant pour fonder une étymologie. Le mongol classique a en outre un mot *bütägü* ou *bütägi*, "gésier", et un mot *bitägü*, *bitägi*, "enflure", "bosse", qui se confondent dans le kalmouk *bet'ge*, *betkə*; *bütägü* peut naturellement prendre aussi la forme *bütägün*. Enfin le kalmouk emploie aussi *bet'ge*, *betkə*, au sens de "spart", kirg. *betükü* (cf. Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 43). Mais on ne voit pas qu'aucun de ces mots ait grande chance d'avoir été employé comme nom tribal.

associé à celui des Naiman à une date qui doit se placer entre 1350 et 1366.

Le nom des Bätäkin ou Bätägin et celui de leur prince Qajïr-han semblent d'ailleurs s'être maintenus dans l'onomastique des Naiman: de même que le Naiman 合折兒 Ha-tchö-eul, *Qajär, du *Yuan che*, 131, 2a, doit être un Qajïr et devoir son nom au souvenir de Qajïr-han, le descendant de la famille royale des Naiman appelé 別的因 Pie-ti-yin, *Bädiyin (*Yuan che*, 121, 9a), me paraît porter le nom même des Bätägin ou *Bätäyin¹). Le nom de clan *Hadžirūt*, chez les Ordos modernes²), paraît dériver aussi du nom de Qajïr-han (par un singulier *Qajirul).

Ma correction du nom de la tribu gouvernée par Qajïr-han est confirmée indirectement par "Sanang Setsen" (Schmidt, 87). D'après le chroniqueur, quand Gengis-khan marche contre Tayanqayan (= Tayang-han) des Naiman, celui-ci rassemble ses huit clans (*otoq* < turc *otay*) des Bätägän et s'avance avec huit myriades de soldats. Les "huit" (*naiman*) sont évidemment amenés par le nom même des Naiman. Quant aux Bätägän, les traductions mandchoue³) et chinoise⁴) donnent "Bitagin"; il faut lire "Bätägin" partout⁵). Ainsi il y avait encore quelque souvenir en Mongolie, vers le milieu du XVII^e siècle, de la parenté des Naiman et des Bätägin de l'époque mongole. Même pour une époque plus tardive, le second quart du XVI^e siècle, on retrouve encore le nom des Bätägin, mais associé cette fois à celui des Qali'uöcin, c'est-à-dire des "Chasseurs de loutres" (Schmidt, 207); alors que le mandchou et le chinois

1) Pour les passages de -γ- ou -g- à -y-, cf. Čaqat [Čayāt] et Čayat, Sügägäi et Süyägäi, etc.

2) Cf. A. Mostaert, *Ordosica*, 42 (dans *Bull. Cath. University of Peking*, n^o 9 [nov. 1934]).

3) Cf. Haenisch, *Monggo han sai da sekiyen*, 44.

4) Cf. *Mong-kou yuan-tieou tsien-tcheng*, 3, 21b.

5) Pour le reste, la version mandchoue et, à sa suite, la version chinoise ont mal compris le texte.

sont d'accord avec Schmidt, un mss. des Ordos a le pluriel Bätägät, fait sur une forme modernisée Bätägän (Betegen)¹⁾. Enfin le nom subsiste encore aujourd'hui, comme nom de clan, chez les Ordos, sous la forme Be't'egener, mongol écrit Bätägänär, pluriel d'un singulier *Bätägä²⁾.

La note de Schmidt, p. 385, qui voit dans les Bätägin les Öngüt, est sans valeur en soi, car elle repose sur une prétendue analogie phonétique entre Bätägin et Pai-Ta-ta, "les Tatar blancs", un des noms chinois des Öngüt. On a vu toutefois que, d'après Rašid, Gengis-khan réunit les Bätägin aux Öngüt; peut-être cette information est-elle un indice que, tout comme les Öngüt, beaucoup des Bätäkin aient été chrétiens³⁾.

[Au dernier moment, je m'aperçois que le nom des Bätägin paraît se rencontrer dans Waśśāf. En effet, dans la table des tribus de l'empire mongol ajoutée à la fin de sa *Gesch. der Gold. Horde*, von Hammer mentionne les Öngüt que, sur la foi de Schmidt, il croit être les *Bätägän ou Bätägin de "Sanang Setsen"; et il ajoute que Waśśāf les appelle "Bedakin". Le nom ne se rencontre pas dans la partie de Waśśāf publiée et traduite par Hammer, mais mon ami H. Massé l'a retrouvé à la p. 558 de l'édition de Bombay. Il y est écrit بداقين *Badāqīn (?), et apparaît entre celui des قاربان *Qarbān (?; ce sont les "Qaraban" du tableau de Hammer, n°. 100) et celui des قونقتان Qongqotan (les "Kungtan", n°. 89 du tableau de Hammer). Bien que Waśśāf mentionne le nom des *Badaqīn à quelque distance de celui des Naiman, il est vraisem-

1) Cf. A. Mostaert, *Ordosica*, 29, 30.

2) *Ibid.*, 24, 30.

3) On verra plus loin que Rašidu-'d-Dīn parle d'une alliance matrimoniale entre les familles royales des Öngüt et des Naiman pour une date sûrement antérieure au temps de Gengis-khan; il n'est pas exclu qu'à cette date ce soient les Bätäkin qui soient visés par ce nom de Naiman; mais ces alliances matrimoniales, fréquentes entre les diverses tribus, ne suffiraient pas à expliquer un rattachement ultérieur des Bätäkin aux Öngüt.

blable qu'il s'agisse des Bätäkin. Chez Waśśāf, transcripteur assez médiocre, une notation à la classe vélaire d'un mot de la classe palatale n'est pas un obstacle sérieux; peut-être d'ailleurs a-t-il pris le nom à un auteur qui, comme Ĵuwainī, écrivait parfois *q* au lieu de *k*. La sonorisation du *-t-* en *-d-* serait analogue à celle que j'ai supposée p. 50 dans *Bädiyīn < Bätägin. Compte tenu d'une faute possible dans une liste où tous les noms ne sont pas corrects, il me paraît vraisemblable que les *Badaqīn" soient bien les Bätäkin.]

Il reste à faire intervenir un texte dont on ne paraît pas avoir vu l'intérêt et qui est essentiel pour l'histoire des Bätäkin et aussi des Kerait; malheureusement ce texte, souvent obscur, est fort mal établi ¹⁾; et il est impossible de le discuter sans entrer dans quelques détails sur l'histoire des Kerait. En dépit de certaines contradictions dans les diverses sources, l'histoire des princes des Kerait nous est assez bien connue. Dans le premier tiers du XII^e siècle, le souverain des Kerait s'appelait Marγuz Buīruq-han; il n'est mentionné que par Rašidu-'d-Dīn; comme il est mort âgé, et même à laisser de côté le texte fameux, mais discutable, de Bar Hebraeus sur la conversion des Kerait au début du XI^e siècle, son nom Marγuz, Marc, implique que la conversion des Kerait soit antérieure à l'an 1100. Le mieux est de reprendre d'abord, pour lui et pour son successeur, les termes mêmes de la notice consacrée par Rašidu-'d-Dīn aux Kerait ²⁾:

“Le grand-père d'Ong-han (= notre Ong-khan) avait pour nom Marγuz, et on l'appelait Marγuz Buīruq-han ³⁾. En ce temps là, les

1) A raison des circonstances actuelles, aucun bon mss. de Rašidu-'d-Dīn n'est accessible; je dois donc me contenter de discuter les leçons indiquées par Berezin.

2) Cf. Berezin, texte, VII, 123—128; trad., V, 96—101, et la correction dans XIII, 274.

3) Blochet, II, 205, a absolument tort quand il veut corriger en Yobuqur le nom correctement lu “Buyuruq” (= Buīruq) par Berezin, V, 98.

tribus des Tatar étaient nombreuses et puissantes, mais montraient une soumission constante aux souverains des Khitai et du Jürčä (= les Kin) ¹⁾. En ce temps-là, il y avait à la tête des princes Tatar un personnage qu'on appelait ناوور بويروق خان Nawur Buïruq-han ²⁾; leur territoire était dans la région qui est appelée بويروق ناوور Buyur-nawur ³⁾. Profitant d'une occasion, ils (= les Tatar) saisirent

1) A la fin du XII^e siècle, les Tatar de la région du lac Buir se sont révoltés contre les abus de fonctionnaires des Kin; mais, auparavant, ils avaient souvent été les alliés de ces derniers, et les vrais adversaires des Kin, ceux dont les incursions étaient le plus fréquentes et le plus dangereuses, c'étaient les Mongols véritables, non pas sans doute les Mongols du clan de Gengis-khan, mais les Qatagin, les Salji'ut et surtout les Qonggirat. Il est vraisemblable qu'une situation analogue existait un demi-siècle plus tôt, en particulier par rapport au premier empire "mongol" (au sens étroit, celui du second tiers du XII^e siècle, dont l'histoire est encore si mal débrouillée.

2) Sur ce titre de Buïruq-han et l'explication par *buïruq* du nom des Tatar Buyuru't de l'*Histoire secrète*, cf. *supra*, p. 44. Ni le titre de Buïruq-han, ni le nom de Nawur n'apparaissent dans la notice de Rašidu'd-Dīn sur les Tatar. Malgré quelques variantes dans les mss., la lecture du nom semble assurée. *Nawur* est la transcription usuelle chez Rašid pour le mongol *na'ur* > *nōr*, "lac"; le nom ne laisse pas d'être assez surprenant à raison de la phrase qui suit. Vers 1170, les Tatar Buyuru't campaient dans la région de l'Urši'un (> moderne Uršūn), le fleuve qui fait communiquer les lacs Buir et Khulun de nos cartes.

3) Il s'agit naturellement du Buir-nōr ou lac Buir de nos cartes. Berezin a toujours adopté بويروق, qu'il transcrit "Boir"; il faudrait en tout cas "Buir". La double forme Buyur et Buir est attestée dès l'époque mongole, aussi bien dans les sources chinoises que dans les mss. de Rašidu'd-Dīn; il est seulement difficile de dire si, à l'origine, le nom était ou n'était pas palatalisé. La transcription 捕魚兒 Pou-yu-eul de l'*Histoire secrète* (§§ 53, 176) serait en faveur de Būyūr, si cette transcription ne représentait en même temps une adaptation sémantique (le lac où "on prend du poisson") qui a pu être obtenue aux dépens de l'exactitude phonétique. L'étymologie de Buyur ou Buir est inconnue; il y a bien en mongol un mot *buγir* (? ou *boyir*), qui désigne le mâle de certains animaux; mais son histoire ancienne m'échappe. Il reste toutefois un parallélisme assez gênant entre le nom du chef Tatar Nawur Buïruq-han et la situation de son peuple au Buyur-nawur ou Buir-nawur. Evidemment, on peut songer à interpréter Nawur Buïruq-han par "Buïruq-han du Lac", le lac étant le Lac Buyur ou Buir. Mais le soupçon vient aussi que le nom de Nawur Buïruq-han pourrait n'avoir pas de valeur historique, et être sorti du nom même de Buyur-nawur ou Lac Buyur. Tout ce qui, dans la notice des Kerait, se rapporte à la mort de Marγuz Buïruq-han reste sans aucune contrepartie dans la notice des Tatar et porte des signes manifestes d'une élaboration légendaire.

le souverain des Kerait Marγuz Buïruq-han et l'envoyèrent au souverain du Ǟürčä (= Kin); le souverain du Ǟürčä le tua en le clouant sur un âne de bois....¹⁾ Ce Marγuz eut deux fils, l'un nommé Qurjaquz Buïruq (= Cyriacus)²⁾, et l'autre Gür-han³⁾. Parmi les fils de Qurjaquz Buïruq, l'un avait pour nom طغرول Toγrül⁴⁾, et les souverains du Khitai (= les Kin) lui donnèrent le nom d'Ong-han... D'autres fils (de Qurjaquz Buïruq) [s'appelaient] Ärkä-Qara, Tai-Temür-taiši, Buqa-Temür et Ilqa-Sängün⁵⁾. Ilqa est le nom, Sängün est "fils de seigneur"⁶⁾. Un autre fils (de

1) Vient ensuite un assez long récit sur la manière dont la veuve de Marγuz Buïruq-han tira vengeance de Nawur Buïruq-han en lui envoyant cent grandes charrettes-tonneaux de koumis où elle avait en réalité dissimulé des guerriers qui, jaillissant des tonneaux au moment du festin, saisirent et tuèrent Nawur; épisode épique qui n'a aucune chance d'avoir un fondement historique. Il ne faut pas oublier enfin que, dans la notice sur les Tatar (Berezin, V, 53—54), il nous est raconté comment les Tatars s'emparèrent de Hambaqai-han, le souverain du premier empire "mongol", et l'envoyèrent au souverain des Kin qui le fit clouer sur un âne de bois. Je ne doute guère que la légende épique ait dédoublé un même événement, le rapportant dans un cas à Marγuz Buïruq-han, dans l'autre à Hambaqai-han. Il serait donc prématuré de conclure de la notice des Kerait que, dès avant le milieu du XII^e siècle, les Kerait aient été en contact avec les Kin et aient eu des griefs de voisinage contre eux.

2) Je ne doute pas qu'il faille reconnaître un autre Cyriacus dans le *Qürirquz" de Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 42—43, qui doit être mal lu pour *Quryaquz. Un Cyriacus apparaît dans l'inscription de Si-ngan-fou, et le nom est fréquent dans l'épigraphie chrétienne du Semiréc'e (cf. Kokovcov, dans *Izv. I. Ak. Nauk*, 1907, 446, 451).

3) Bien que *gür-han*, "khan universel", soit le titre impérial chez les Kerait comme chez les Qara-khitai, c'est bien par lui que tous les textes désignent le frère de Qurjaquz Buïruq-han; le personnage avait sans doute un nom personnel véritable qui ne nous est pas parvenu.

4) *Toγrül* est une forme attestée dans certains dialectes turcs pour ce nom d'oiseau légendaire, mais ailleurs Rašid emploie généralement Toγrül, lequel rend mieux compte de la forme mongole To'oril du nom.

5) Il y a ici une erreur certaine de Rašid; Ilqa-Sängün était le fils d'Ong-khan, et non son frère; Erdmann (*Temudschin*, 233, 269) ne paraît pas l'avoir remarqué. Quant à Berezin, il se trompe en supposant, VII, XII—XIII, un Ilqa-Sängün, frère d'Ong-khan, et différent de Sängün, fils d'Ong-khan.

6) C'est-à-dire 相公 *siang-kong*, "monsieur le ministre" (et non ici 將軍 *tsiang-kiun* > *sängün*, "général").

Qurjaquz Buïruq) fut Kārāitāi¹⁾, et lorsque les Tangut (= les Si-Hia) se furent emparés de lui...., ils lui donnèrent le nom de Ĵā-gambo....²⁾. En bref, quand leur père ne fut plus, on envoya Ong-han, dont le nom était Ƨoyrūl, aux frontières du pays, et il y fut chargé de la direction³⁾. Les autres fils Tai-Temür-taiši et Buqa-Temür occupèrent la place de leur père. Ong-han arriva, tua ces frères⁴⁾, et occupa à son tour la place de son père. Arkā-Qara s'enfuit et chercha refuge auprès de la tribu des Naiman...” Le texte parle ensuite des descendants de ces princes Kerait, et ajoute qu’il y a en outre, au service de Qubilai, nombre de descendants d’un frère d’Ong-khan dont le nom n’apparaît que dans cette notice; Berezin a lu ce nom “Yedi Khurtaga” et Erdmann, *Temudschin*,

1) C’est là simplement l’ethnique tiré du nom même des Kārāit; peut-être avait-il été donné comme nom à Ĵā-gambo, mais il est plus probable que celui-ci portait primitivement un vrai nom turc ou mongol dont le souvenir s’est vite perdu. Le كهدای “Kehbedai” de Quatremère, *Hist. des Mongols*, 86—87, est une mauvaise leçon.

2) Probablement le tibétain rGya sGam-po. Le tibétain *mkhan-po*, auquel on a songé parfois, est inconciliable avec les transcriptions chinoises. Le “Jacobus” de Soranzo, *Il Papato*, table généalogique après p. 624, est indéfendable.

3) Ce passage est le seul qui nous montre Ong-khan envoyé d’abord aux frontières au lieu de le faire succéder immédiatement à son père. Pour des raisons qu’il serait trop long de développer ici, je crois que le renseignement est autorisé. Quant au mot que j’ai traduit par “direction”, je le lis, avec quelque hésitation, توسامیشی *tosamiši*; cf. à son sujet *T’oung Pao*, 1930, 36—37. J’inclinerais maintenant à ne pas le palataliser et à le tirer du mongol *toso-* (? <**tosa-*; > mandchou *toso-*), “préparer”, “mettre en ordre”; mais j’aimerais à avoir la preuve que **tosa-* a effectivement passé en turc médiéval, pour qu’on ait pu tirer un abstrait persan en -ī de son participe en -mīš.

4) En dépit de contradictions intrinsèques chez Rašīdu’-d-Dīn aussi bien qu’entre les divers passages de l’*Histoire secrète*, il n’y a pas à douter qu’Ong-khan ait tué plusieurs de ses frères, et non de ses oncles comme l’a encore soutenu T’ou Ki, 20, 1b; je ne puis en administrer ici la preuve, car il y faudrait plusieurs pages. En outre, on lit dans la traduction de Berezin, XIII, 109, que “Van-khan, après la mort de son père Buyuruk-khan, tua plusieurs frères et neveux dans le royaume à la suite de la rivalité de Khurdžakhus (Ērkê-Khara?)...”; mais ce non-sens est évidemment dû à ce que “Qurjaquz” a été déplacé accidentellement dans le texte (XIII, 176), et il faut lire: “. . . Ong-khan, après la mort de son père Qurjaquz Buïruq-han, et à raison de conflits (*tümüšümüši*) dans le royaume, tua plusieurs de ses propres frères et neveux...”

235, "Edi Ckurikeh", mais je ne doute pas que la forme correcte soit **يىدى قورتقا** Yedi-Qurtqa, mot-à-mot "les Sept Vieilles" ¹⁾.

Nous en arrivons maintenant au texte capital conservé dans la notice de Rašidu-'d-Dīn sur les Tatar ²⁾. Il est fort obscur; mais bien qu'il y ait dans ce fragment épique une certaine part de légende, il provient certainement d'une bonne source, et qui est clairement indépendante de celles qui ont servi à l'historien persan pour ses notices des Naiman et des Kerait ³⁾. Dans ce récit assez long, il est d'abord question de deux chefs des **تاتار لىجى** Alči-Tatar ⁴⁾

1) Le nom de Yedi-Qurtqa a été porté par d'autres personnes; cf. Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 106. J'ignore sa raison d'être, mais on a de façon analogue un Üč-Qurtqa, les "Trois Vieilles", et un Beš-Qurtuqa, les "Cinq Vieilles", dans Blochet, II, 106 (ce sont les pseudo-"Üč-qurīqa" et "Beš-qurīqa" du *Mu'izz* invoqués par Barthold, *Die histor. Bedeutung der alttürk. Inschriften*, 19—20, et d'après lui par Schaeder, *Iranica*, 39), un autre Üč-Qurtuqa dans Blochet, II, 118, et un Altī-Qurtqa, les "Six Vieilles" dans *Yuan che*, 15, 6b. Radlov ne connaît *qurtqa* qu'au sens de „vieuille femme", et il en est de même pour tel., šor, leb., sag. *qurtuyaq*, kūr., bar. *qurtqayak*, sans compter sag., koib. *qurtūγ*, "femme de mauvaise vie"; c'est aussi "vieuille" qui est le sens de *qurtqa* dans Kāšγārī (Brockelmann, 165). Je considère *qurtqa* comme une forme mongolisée; elle est appuyée par **忽兒秃哈** Hou-eul-t'ou-ha, Qurtuqa, dans *Yuan che*, 102, 2a. Blochet, qui a bien adopté Qurtqa ou Qurtuqa aux pp. 106 et 124, envisageait déjà p. 106 une lecture Qur-Buqa avec une interprétation par „Taureau fauve" (?); ce Qur-Buqa est adopté dans le texte p. 207, mais est devenu un "Taureau de bois" (!) p. 235, avec une explication alternative "Grenouille" p. 574 et App., p. 31; il faut garder Qurtqa ou Qurtuqa partout.

2) Berezin, texte, VII, 83—89; trad., V, 66—70,

3) Le récit commence par *avürdüh and kih*, "on rapporte que", formule initiale assez exceptionnelle dans les notices.

4) Dans tout ce texte, Berezin donne **لىجى** Anči, sans indiquer de variantes; c'est la forme qu'il a toujours adoptée au cours de sa traduction de Rašidu-'d-Dīn. Mais les Alči Tatar sont mentionnés au § 153 de l'*Histoire secrète*. En fait, les mss. de Rašid ont souvent **لىجى** Alči, et c'est déjà Alči qui avait été lu par Erdmann, *Temudschin*, 179; d'Ohsson, I, 64, avait aussi lu le nom avec -l-, mais le vocalisait mal en "Ilchi". De même, tous les personnages appelés Anči ou Ančidai par Berezin sont des Alči et des Alčidai (l'ethnique tiré de Alči). Berezin a été trompé par le **按志** Ngan-tch'e du ch. 1 du *Yuan che* (copié du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*); mais, à l'époque mongole, *ngan* transcrit aussi régulièrement *al-* que *an-*. Les étymologies de Berezin (V, 236—237) basées sur de fausses lectures "Anči" et "Angi" sont naturellement sans valeur; celle qu'il indique pour Alči (forme qu'il a envisagée, mais écartée), à savoir le turc *alči*, "celui qui prend", est invraisemblable pour une tribu de la Mongolie orientale, pro-

qui partent en guerre contre un souverain des Kerait appelé une première fois ساری خان Sari-han, et toujours par la suite ساریق خان Sariq-han. Sariq-han, de qui il n'est pas question dans la notice des Kerait, semble être un nom ou titre ture et signifier le "Khan Jaune" (ture *sarıç*, mongol **sira* > *šira* > *šara*).

Les noms des deux chefs Tatar sont de lecture et de sens incertains. Pour le premier, von Hammer avait lu "Kuridai Tatar"; Erdmann (*Vollstand. Uebersicht*, 52; *Temudschin*, 184), قوریدای تاتیر "Kuridai Tatir"; Berezin a adopté قوریدای بایر "Khoridai Bair", en l'expliquant (V, 243) par le mongol *qoriqtaï bayir*, "lieu interdit". Mais Qoridai est certainement l'ethnique tiré du nom des Qorī¹). Beaucoup de Mongols ont porté comme nom personnel un ethnique qui n'était pas celui de leur propre tribu; on doit seulement s'attendre alors à ce que l'élément suivant ne soit pas un nom véritable, mais une épithète ou un titre. Malheureusement cet élément suivant est obscur. Rien n'appuie "Tatir", et "Tatir" serait une forme turque qui, en mongol, aurait dû donner *Tačir > *Tačir. Je ne connais pas d'exemple ancien de *bayir*, *bayira*, *bairi*²). On pourrait aussi songer à *nayir*, "bonne entente" et "réjouissance". Un 乃兒不花 Nai-eul-pou-houa, dont le nom est sûrement à rétablir en Nayir-Buqa (▷ Nair-Buqa), est connu à la fin du XIV^e siècle (cf. Pokotilov,

bablement assez voisine du lac Buir; j'ignore l'origine du nom. L'emploi de l'ethnique Alčitai dans le présent texte, qui porte sur *circa* 1140, semble fournir la plus ancienne mention du nom. Un clan Alčîn a subsisté chez les Uzbek; en outre les Alčîn sont le clan principal de la Petite Horde des Kirghiz (cf. Howorth, II, 6, 12).

1) Rašidu-'d-Dîn mentionne à diverses reprises les Qorī (▷ Qorī; Berezin, V, 8, 85, 92, 130, 141), en particulier dans la liste des tribus habitant le Baryuĵin-tögüm (à l'Est du Baikal); dans l'*Histoire secrète* (§§ 8, 9, 240), les Qorī sont associés aux Tumat en une sorte de groupe des Qorī-Tumat. Le nom semble représenter le mongol *qorin*, *qorī*, "vingt".

2) Si Ramstedt a raison (*Kalm. Wörterbuch*, 40) de dériver de ce mot le *čaĵātai bairi*, *bairu*, "vieux serviteur" (interprétation appuyée par l'expression kalmouke *bārin-kūn*, "quelqu'un qui habite un endroit depuis longtemps"), on peut penser que la forme ancienne du mot mongol n'est pas *bayir*, mais *bayiri*.

Istoriya vostočnykh Mongolov, 9, 15—16); toutefois le même nom est transcrit, plus minutieusement, Nayïra-Buqa dans le *Houa-yi yi-yu*, II B, 1a, 2a, et ce doit être là la forme la plus ancienne; on a en outre le mot *nayiri*, *ibid.*, II A, 19b; on attendrait donc, chez Rašïdu-'d-Dïn, Qorïdai *Nayïra (ou *Nayïrï) plutôt que Qorïdai *Nayïr. Enfin, les mss. ont à l'initiale un *t-*, et, malgré le peu de sûreté de leurs signes diacritiques, ceux-ci ont quelque poids. Peut-être faut-il lire تايير *Tair < *Tayïr; mais le nom mongol qu'on rencontre ailleurs transcrit "Tair" par Berezin (texte, XV, 80; trad., XV, 53) est en réalité écrit تايير Tair, avec *t-* en valeur de *d-*, et répond en fait au nom mongol fréquent Dayïr > Dair. Toutefois l'écriture mongole n'a qu'une lettre pour *t* et *d*. Pour qu'il puisse s'agir de Dayïr > Dair, il faudrait seulement admettre que le nom ait été lu par les informateurs de Rašïd sans être compris, ce qui est d'ailleurs très possible; on verra plus loin d'autres exemples de cette fausse lecture *t-* au lieu de *d-*. Il reste que Dayïr est plutôt un nom qu'une épithète; je me prononce néanmoins en faveur de Qorïdai Tair = Qorïdai Dayïr ¹).

1) Kowalewski n'a le mot qu'en combinaison avec *buγu*, "cerf", dans une expression *dayir buγu*, "cerf mâle"; c'est en effet ce qu'on trouve dans le *Sseu-t'i wen-kien*, 31, 53a. Ramstedt (*Kalm. Wörterbuch*, 83) ne connaît que kalm. *dār*, qu'il tire d'une forme classique *dayir*, *dayiri* (je ne connais pas *dayiri*), et auquel il donne dubitativement le sens de "faon"; il en rapproche le turc *yauri*, "petit d'un animal"; mais ce mot, *çay. yauri* et *yauruq*, osm. *yauru* (? < **yayri*) me paraît être hors de question. Dans un travail bien antérieur, Ramstedt avait dit que le mongol *dayir* correspondait au turc *yayız*, "couleur fauve", "bai", "brun foncé", et cette opinion a été reprise par Vladimircov dans sa *Sravitel'naya Grammatika mong. pis'm. yazyka*, 267, et dans *Doklady Ak. Nank*, 1929, 295—296; le sens de "cerf mâle" est secondaire, celui de "faon" probablement inexact. Vladimircov a déjà indiqué que les noms des deux chevaux Dayir et Boro mentionnés au § 3 de l'*Histoire secrète*, et à sa suite dans l'*Allan tobči* publié par Gomboev (pp. 4, 120 [avec une fausse explication de *dayir* comme "grand cheval déjà usé"]), étaient clairement "le Bai" et "le Gris". Dans l'*Histoire secrète* encore (§ 245), *dayir* reparait comme une épithète de la "terre"; la traduction chinoise interlinéaire le rend par 大 *ta*, "grand"; et cette interprétation a été conservée par Haenisch dans son *Wörterbuch zu Manğol un Niuca tobca'an*, 34, et dans sa traduction (*Die Geheime Geschichte der Mongolen*, 123, "die mächtige Erde"). Mais il est

Le second chef Tatar est appelé *كوموس سيجانك* "Gumus Sid-schang" par Erdmann (*Vollst. Uebersicht*, 52; *Temudschin*, 184) et successivement *كاموس سيجانك* "Kamus Sejank" et *كوموس سيجانك* "Kumus Seĭank" par Berezin¹⁾. Je ne sais que faire du premier élément; l'alternance vocalique dans la première syllabe suggère de le transcrire Kämüs et Kömüs²⁾. La bonne forme du second élément semble être *سيجانك*, mais je ne pense pas qu'il faille transcrire *Sijang ou *Sičang, car, au temps de Rašid, s- devant -i avait déjà donné š en mongol. Je propose de transcrire *Saijang; les vraisemblances sont pour qu'il s'agisse d'un titre chinois, emprunté par les Khitan ou les Kin, mais que je n'ai pas su restituer (la finale pourrait être 長 *tchang*, "chef").

Sariq-*han* est d'abord battu par *Kömüs-Saijang, puis s'empare de ce dernier, qui lui répond avec insolence. Une phrase fait allusion aux bois de flèches excellents que *Kömüs-Saijang prétend avoir

évident que les auteurs de la version chinoise ont interprété au hasard un mot qu'ils ne connaissaient plus. En turc, Kāšyari (Brockelmann, 72) indique expressément *yayiz*, "brun foncé", comme une épithète de la terre, et *yayiz yer*, "la terre brune", s'est rencontré dans les textes de Turfan (cf. Bang et von Gabain, *Türk. Turfan-Texte I*, 245, 266) et dans le *Suvarṇaprabhāsa* (éd. Radlov et Malov, 529—530). On doit de même traduire "la terre brune" dans l'*Histoire secrète*. La correspondance phonétique mongol *dayir* (< **dayir*ʔ) ∞ turc *yayiz* est rigoureuse. Je renonce naturellement au rapprochement hypothétique que j'avais fait dans *JA*, 1925, 249, entre turc *yayiz* et mongol *jü'ürdü*. Ceci étant, on pourrait à la rigueur concevoir Dayir comme une sorte d'épithète dans le nom du chef des Alči Tatar; il ne serait pas "Dayir des Qori", puisque ce n'est pas un Qori, mais "Qoridai le Châtain".

1) Les étymologies proposées pour ce nom par Berezin, V, 243, témoignent de confusions invraisemblables, en particulier celle du mongol *kümi*, "moelle", avec le turc *gam*, "sorcier".

2) Dans la Mongolie orientale, chez les Tatar, on ne peut songer ni à un nom chrétien en -*us* venu par le syriaque, ni au turc *kümüş*, "argent". Kāšyari (Brockelmann, 110, 119) donne en turc une forme *küwüz* (ou *kövüz*) à côté de *kiviz* (à transcrire plutôt *keviz*), "tapis"; on pourrait à la rigueur imaginer de même une forme dialectale, **köbüs* ∞ **kömüs* pour l'emprunt mongol correspondant *kübis*, *kebis* (sur lequel cf. Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 230, mais en supprimant le rapprochement avec turc *kigiz*, *kiyiz*, „feutre”, dont la forme ancienne, attestée par Kāšyari, est *kiđiz*; un mot tib *kebs* me paraît d'existence douteuse; ajouter mandchou *kebisu*); mais je ne trouve pas trace d'une telle forme dialectale en mongol.

eu l'intention de chercher au "bois de بورقان Burqan"; peut-être s'agit-il du Burqan-qaldun¹⁾. Finalement, Sariq-han fait mettre à mort son prisonnier. Rassuré par la mort de ce brave, le seul parmi les Alči Tatar divisés en "soixante-dix factions" (*madhab*)²⁾, il dresse ses tentes au fleuve اورقان Orqan, l'Orkhon, et, à la clarté de la lune, rassemble secrètement ses hommes pour marcher contre les Alči Tatar. Un transfuge va en avertir secrètement *Qorīdai-Dayir. *Qorīdai-Dayir, profitant du peu de cas que fait de lui Sariq-han, s'avance jusqu'à l'Orkhon³⁾, où il surprend et met en fuite Sariq-han. Des quarante *tümün* de celui-ci, il ne resta que quarante hommes; tous les autres furent massacrés⁴⁾.

Dans sa fuite, Sariq-han était accompagné par une femme, تارماي قايان *Tarmai-Qayan⁵⁾. Il y avait là aussi un chef appelé

1) La montagne sainte Burqan-qaldun était aux sources de l'Onon et du Kerulen; le chef Tatar, venant de la région du Lac Buir pour attaquer à l'Ouest les Kerait, pouvait prétendre qu'il se rendait en réalité au Burqan-qaldun.

2) *Madhab* se dit surtout des sectes religieuses, et Berezin l'a traduit par *raskol*; même à le rendre par "voie" en général, son emploi me surprend un peu ici. Le chiffre "soixante-dix" est conventionnel, comme il arrive souvent, et implique seulement que les Alči Tatar aient été désunis.

3) *Qorīdai-Dayir n'avait pas à venir alors du lointain territoire des Alči Tatar, car il était déjà en campagne; *Kömüs-Saijang était seulement parti en avant, sans assurer sa liaison avec lui.

4) Erdmann dit à deux reprises que quarante *tümün* font 40 000 hommes; mais un *tümün* est en principe une myriarchie, et c'est donc 400 000 hommes qu'il faut lire.

5) Le nom est incertain. Berezin a lu "Tatai-Kaman"; j'ai adopté la forme qui me paraît le mieux appuyée par les variantes des quatre mss. que Berezin a utilisés. La forme correcte du premier élément me paraît être *Darbai; la dentale initiale mongole, qui peut se lire *t-* ou *d-*, aura été mal lue par les informateurs de Rašīd; d'autre part *-m-* est vraisemblablement fautif pour *-b-*; c'est ce que suggèrent les deux mss. qui donnent تاتاي et تاتاي. Darbai est un nom mongol connu. A la suite de Ĵuwaīnī, I, 33, Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, V, 95) mentionne تارباي Tarbai comme l'un des envoyés de l'*idīqut* ouïgour à Gengis-khan, et il en est de même pour Darbai dans l'*Histoire secrète*, § 238; mais le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* fait au contraire de 答兒拜 Ta-eul-pai, Darbai, un envoyé de Gengis-khan à l'*idīqut*; dans sa vie de Gengis-khan (Berezin, XV, 10, 12), Rašīdu-'d-Dīn est, à son ordinaire, d'accord avec le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, et écrit cette fois تارباي Darbai. Un Darbai de la branche Ĵirqin (non "Kharkhyn") des Kerait est mentionné par Rašīdu-'d-Dīn comme vivant en Perse (Berezin,

جیلاون Čilaun¹⁾). La femme conseille de se montrer très humble, et Sariq-han l'approuve²⁾. En conséquence, Sariq-han va se placer sous la protection d'un chef que Berezin appelle ساکیتائی اوباکو Sagitai Ubaku Turji Buyuruk-khan". Après ce nom, le texte continue ainsi: "Par la suite, cette femme mit au monde ایل قوتور El-Qotor (< El-Qotur)³⁾. Quand il (= Sariq-han) vint se réfugier sous la protection de cette tribu, il donna sa propre

V, 95). Le *Yuan che*, 15, 3b, enregistre en 1288 l'octroi de secours au prince 答兒伯 Ta-eul-pai, Darbai. L'initiale sonore du nom n'est donc pas douteuse, et nous aurions dans Tarmai, altéré de *Tarbai, un second exemple de la confusion entre *t-* et *d-* que j'ai supposée pour Tair < *Dayir. Qayan est le nom de la branche de Gengis-khan; son histoire prête à une discussion que je ne veux pas aborder ici; j'ignore pourquoi la femme pouvait être appelée "Darbai le [ou la] Qayan". Je dis "le [ou la]" parce que les noms de clans sont souvent susceptibles de prendre une forme féminine en -čün; mais je n'en connais pas d'exemple pour Qayan.

1) Čila'un (turc *taş*) signifie „pierre”, et est très fréquent comme nom d'homme.

2) Je soupçonne ici une faute. Dans le texte tel que nous l'avons, rien ne vient plus expliquer la mention de Čila'un; je pense que le texte véritable était que la femme donne son conseil, et que c'est Čila'un, non Sariq-han, qui l'appuie.

3) Berezin a lu قوتو Qutu et transcrit "Khutu", mais C et D ont ایل توتوی, qu'il faut sûrement corriger en ایل قوتور. C'est là le Kerait Āl-Qotur de l'*Histoire secrète*, § 152, le Āl-Qotor du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. La même forme est à rétablir dans Berezin, XIII, texte, 195, au lieu de قوتو; dans XIII, trad., 121, 285, Berezin a adopté "Il-Khutor" sur la foi de l'*Histoire secrète* traduite par Palladius et du *Yuan che* qui a copié ici le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. Le nom, comme beaucoup de ceux des Kerait, est turc, et le premier élément en est *el*, "peuple soumis", "paix" (turc > *il*; mongol *ül*). Quant au second élément, Berezin l'interprète par "sauveur [du peuple]", mais on ne connaît que *qutul-*, *qurtul-*, *qutul-*, "être sauvé", et d'ailleurs il n'y a pas plus à chercher un lien sémantique entre *el* et *qutur* que par exemple entre *el* et *qonγor* dans le nom du Kerait El-Qonγor nommé dans la vie de Gengis-khan après El-Qotur ou El-Qotor. Je pense que la vraie forme turque est El-Qotur, mongolisé en Āl-Qotor. Le nom Qotur s'est rencontré dans l'épigraphie du Semiréc'e (cf. Kokovcov, dans *Izv. I. Ak. Nauk*, 1907, 455). *Qotur*, qui est déjà attesté en coman, signifie "escarpe", "croûte". Il n'est pas sans intérêt, pour la valeur historique du présent récit, de constater qu'il donne le nom de la mère d'un chef Kerait qui, dans son âge mûr, a joué un rôle dans l'histoire de sa tribu. C'est sans doute à raison de la notoriété ultérieure d'El-Qotur que sa naissance est rappelée ici; petit enfant, il n'a plus à être mentionné dans la suite du récit. Il ne semble pas non plus qu'il soit né des œuvres de Sariq-han.

(*hūd*) fille à خان قورجاغوس بوپروف Qurjaγus Buiruq-ḡan ¹⁾. Le nom de cette fille était تورہ قيميڭش Törä-Qaïmîš ²⁾, et elle était la sœur de قاجر جان Qajir-ḡan ³⁾. Après cela, Qajir-ḡan et Sariq-ḡan levèrent ensemble une armée et dispersèrent les Tatar. [Qajir-ḡan], ayant libéré la nation (*ulus*) des كرايچين Käräijin en faveur de Sariq-ḡan, la lui donna ⁴⁾. En ce temps-là Ong-khan avait été fait prisonnier par les Tatar avec sa mère ايلمه خاتون *İlma-hatun ⁵⁾; [Qajir-ḡan et Sariq-ḡan] les libérèrent également. Un homme الجيتاي Alcïtai aimait *İlma-hatun; comme il avait été un séducteur (*märdi fattän*), ils (= Qajir-ḡan et Sariq-ḡan) le leur donnèrent ("leur" = à Ong-khan et à sa mère) [comme] un [être] puant(?) ⁶⁾.

1) Les mss. ont fautivement Qujaγuš et Qujaγus; l'alternance de -γ- et de -q- est fréquente dans ces transcriptions. Il s'agit naturellement de Qurjaγuz Buiruq-ḡan des Kerait. Le finale -s, conforme à l'étymologie, se trouve maintenue ou rétablie en mongol, parce que le mongol n'avait pas ou n'avait plus de z. Le turc au contraire, qui a surtout en finale des -z, a changé en -uz le -us final des noms chrétiens venus en Asie Centrale par le syriaque.

2) Le nom doit bien être turc, bien que légèrement mongolisé. *Törü* et *törö* sont les formes prises en mongol pour le turc *törü*, "légalité", „ordre légal". *Qaïmîš* a bien l'air d'être un participe turc en -mîš, mais son étymologie n'est pas claire; soit seul, soit précédé d'un autre élément, il apparaît assez souvent à l'époque mongole dans des noms de femmes; j'ai cherché, mais en vain, s'il ne pourrait pas s'agir d'un nom chrétien turcisé. Provisoirement, cf. à son sujet ma note dans *Les Mongols et la Papauté*, p. 198. J'y ai fait allusion au nom de Törä-Qaïmîš, mais, faute d'avoir alors débrouillé le présent texte, j'ai parlé d'elle à tort comme d'une "princesse tatar".

3) Berezin a imprimé قاجار et transcrit "Khaǰar", contre la leçon de ses mss.

4) Käräijin (ou Käräičin) est l'ethnique, en principe féminin, tiré du nom des Käräit (écrit Käräyit, nos Kerait); mais ces formes s'emploient souvent sans distinction de genre (cf. Sartaqčïn à côté de Sartaqtai dans les §§ 181 et 182 de l'*Histoire secrète*). Qajir-ḡan rend en fait le peuple Kerait à son souverain Sariq-qan.

5) On pourrait lire aussi *İlmä-hatun. Peut-être le nom représente-t-il le mongol *ilma* ou *ilama*, mûrier". Peut-être aussi avons-nous ici une forme dialectale correspondant au kalm. *yalmn* (Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 24); cf. le turc *yalman* de Brockelmann (*Kaşgarî*, 76), "gerboise"; ce nom mongol de la gerboise est précisément transcrit *ilma* (ou *yilma* ?) dans le vocabulaire mongol du *Teng-l'an pi kieou* et du *Wou-peï tche*.

6) Je ne suis sûr ni du texte, ni de ma traduction. L'édition de Berezin porte وچون مردی فتن بود اورا با ايشان هونککای داد; sa traduction est "comme c'était un homme méchant, Unkaï le renvoya chez eux", ce qu'une note du texte corrige en "Unkaï le leur livra". Le mot ou nom est incertain: A هونککای, B manque,

Vient alors une phrase que Berezin a rendue comme suit: "Voici l'ordre des enfants de Törä-Qaïmš: بولا Bula, ماغوس Magus, بايتيمور Baï-Timur, تایشی Taiša. Il y en avait encore quatre autres, mais leurs noms sont inconnus". Je discuterai cette phrase plus loin.

Par la suite, continue Rašid, des Mongols (Moγolān) se rendirent auprès de Sariq-han. Sariq-han se plaignit de ce qu'ayant cent femmes (*zün*), aucune n'était à son goût, car aucune ne joignait l'esprit à la beauté¹), et, parmi ses mille chevaux, aucun non plus n'avait à la fois ce qu'il désirait de force et de chair. Suivent deux aphorismes de caractère gnomique, sans rapport avec le contexte, et qui montrent bien que nous avons là les fragments plus ou moins écourtés d'un texte littéraire.

Comme dernier épisode, "Ubaku-Turji-Buyuruk-Khan"²) se rend auprès de Sariq-han pour se faire donner (*baḥš käreän*) les "Mongols" dont il a été question plus haut. Mais Sariq-han dit: "Nous nous sommes mêlés à ces Mongols, qui sont nos frères cadets (*iniyān-i mā*);

C et D موماکا. J'ai pensé à هومگای *hümägüi* > mong. classique *ümüküi*. Au § 152 de l'*Histoire secrète*, les princes et nobles qui en veulent à Ong-khan de l'assassinat des siens disent qu'il a le "foie puant" (*hümägüi häligü*); lors de la conspiration ultérieure des princes et grands kerait, Ong-khan accuse de même son frère Ĵa'a-gambo (> Ĵā-gambo) d'avoir le "foie puant" (cf. le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, et Berezin, XIII, 122). Le nom a été aussi employé comme nom d'homme: 旭邁傑 Hiu-mai-kie, Hümägä (= Hümägäi), a joué un rôle important en 1323 (cf. *Yuan che*, 29, 1a—4a). On pourrait donc comprendre "Hümägäi le leur donna". Mais on ne voit pas ce que viendrait faire ici ce Hümägäi qui n'apparaît nulle part ailleurs dans le récit, et Hümägäi devrait alors être placé au début de la proposition, non après les compléments; j'ai donc essayé de comprendre autrement. Il y a toutefois à ma version deux difficultés. L'une est que, lorsque Rašid emploie une expression mongole comme celle que je suppose ici, il en donne à l'ordinaire l'explication; mais nous avons plus loin un autre exemple d'un mot mongol employé sans commentaire. En outre, dans mon hypothèse, on attendrait, au lieu du singulier 达, un pluriel 达ند, comme on a le pluriel كرددن auparavant.

1) Les "cent" femmes d'un homme sont un chiffre qu'on retrouve ailleurs. C'est soi-disant à ses "cent" femmes qu'un des fils de Bälgütai devait d'être connu sous le nom de Ĵautu (= Ĵa'utu, "Qui a cent [femmes]"); cf. Berezin, XIII, trad., 62. Quand Gengis-khan donne Ibaqa-bägi à Ĵürčädäi, il la fait accompagner de cent "suivantes" (*injäs*; cf. *Yuan che*, 120, 4a).

2) Berezin transcrit ici "Hubagu", au lieu de "Hubaku" adopté plus haut.

... nous ne pouvons pas les donner”. “Buyuruk-khan” lui rappelle qu’il l’a sauvé, mais qu’il est humain d’oublier un service rendu. Il conclut en disant: “Désormais, ne sois plus ami avec le Mongol (“Moγol” est au singulier), et deviens mon serviteur (*nökär*)”¹). Sur quoi, il s’en alla. Sariq-han dit: “Cet homme n’est pas digne de confiance”. Il mit les Mongols (Moγolān) en route le long d’une montagne qu’on appelle دالان تالان Dalan-Taban (lire Dalan-Dabān)²).

1) Cette traduction résulte d’une correction. Berezin a imprimé بعد ازین بامغول et ىار مى باش و تو کار من شو et traduit: “Désormais sois mon ami avec les Mongols et fais mes affaires”. Mais, outre que le dernier membre de phrase serait de très mauvaise langue, un tel propos jure avec le contexte. Je pense que من باش a été contaminé par le من شو qui suit et qu’il faut lire يباش et qu’en outre توکار est fautif pour نوکار *nökär*.

2) Ici encore, je crois que nous avons une fausse lecture *t-* pour *d-*, et que le nom est Dalan-Dabān, “les Soixante-dix Cols” (l’explication de T’ou Ki, 4, 9a, “montagne de steppe”, apparemment basée sur le mongol *tala*, est sans valeur). Le “lieu” (地 *ti*) Dalan-Dabān apparaît à plusieurs reprises dans le *Yuan che* sous les formes Dalan-Dabā et Dalan-Dabās (deux fois au ch. 2, s.a. 1234, et une fois au même ch. sous l’année 1245, en outre dans la biographie de Čaγān, 120, 1b). Dabās est un pluriel (d’un singulier *daba’a* > *dabā*, au lieu que l’*Histoire secrète*, § 247, a le pluriel régulier *daba’at* de *daba’an*); contrairement à l’usage moderne, les substantifs pouvaient prendre la forme du pluriel après un nom de nombre dans le mongol du XIII^e siècle. On a aussi Dalan-Dabās dans le *Cheng-wou ts’in-tcheng tou*. Dans une autre partie de son œuvre, Rašidu’d-Din écrit دباس ضالان Ṭalan Dabās (= Dalan-Dabās); cf. Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 41, et App., 25—26; l’édition de Blochet donnait Ṭalan-Dabsang, qu’il a corrigé à l’Appendice en Ṭalan-Dabān; mais les mss. me paraissent supposer un *-s* final comme on l’a dans plusieurs des transcriptions chinoises. L’emplacement de Dalan-Dabās reste incertain. L’hypothèse de Kao Pao-ts’üan (*Yuan pi-che Li tchou tcheng-pou*, 14, 2—3, et 15, 2b) qui veut le situer au Kansou ne peut être retenue; l’endroit où, d’après le *Yuan che* et Rašidu’d-Din, Güyük fut élu en 1245 (il ne s’agit pas de son intronisation en 1246) se trouvait certainement en Mongolie, au Nord du Gobi. T’ou Ki, 4, 10a, s’appuyant sur un renseignement du *Chouang-k’i tsouei-yün tsi* de Ye-liu Tchou où il est dit que le 達蘭河 Ta-lan-ho, “Fleuve Ta-lan”, est à plus de 100 *li* au Nord de Qara-Qorum, a affirmé que le Dalan-Dabās devait se trouver “le long de ce fleuve Ta-lan” (cf. aussi Popov, *Mén-gu-yu-mu-czi*, 382); Wang Kouo-wei (*Cheng-wou ts’in-tcheng tou kiao-tchou*, 69a) a exprimé la même opinion, mais à titre d’hypothèse. Ta-lan serait une transcription correcte de *Dalan, mais nous aurions alors un hybride sino-mongol *Dalan-ho signifiant “Soixante-dix Fleuves”, et c’est peu vraisemblable. On pourrait à la rigueur imaginer que Ye-liu Tchou ait abrégé en “Fleuve *Dalan” un nom qui, au complet, serait “Fleuve de Dalan[-Dabās]”; mais un tel nom serait surprenant.

Sariq-han prit, lui aussi, cette même route, mais, arrivé à un endroit appelé توي تاغاجو Toï-Tağaju¹⁾, il s'en retourna. "Les

De toute façon, comme nous connaissons le nom des principaux fleuves de la région à l'époque mongole, le "Fleuve Ta-lan" ne peut être qu'un cours d'eau très secondaire; et Ta-lan transcrit normalement *Dalan, mais pourrait être aussi *Daran, *Dalal, *Daral; il est vrai qu'aucune de ces trois dernières formes n'est connue en mongol. Une dernière hypothèse serait que Ye-liu Tchou eût rendu par "Fleuve Ta-lan" le nom même du Dalan-Dabās. Mais, bien qu'à l'époque mongole on trouve le mot *ho*, "fleuve", employé de manière assez lâche pour traduire parfois non seulement des mots comme *mürün*, "fleuve", mais aussi *küär*, "steppe (arrosée)", ce serait un véritable contresens que de lui faire rendre *dabā*, "col de montagne". La solution préconisée par T'ou Ki reste donc très douteuse. Dans le *Yuan che*, 2, 2a, s. a. 1234, il est question du "Dalan-Dabās de 八里里 Pa-li-li", et dans la biographie de Čaγān, 120, 1b, du "Dalan-Dabā de 清水 Ts'ing-chouei". Ts'ing-chouei signifie "Rivière pure" et, pour surprenant que cela paraisse à pareille date, nous devons donc admettre que ce lieu de Mongolie était parfois désigné alors sous un nom chinois. L'inférence naturelle suggérée par le rapprochement des deux textes est que "Rivière Pure" pourrait être l'équivalent chinois du mongol Pa-li-li; malheureusement Pa-li-li (?? *Barliq) ne se laisse pas restituer de façon satisfaisante; la correction en 八里思 Pa-li-sseu, Bars ("Tigre"), adoptée par les commissaires de K'ien-long et mentionnée par Blochet, II, App., 26, est arbitraire.

1) Le nom est incertain. Berezin l'a lu توي تاغاجو et transcrit "Duria-Tagaju", puis (p. 70) "Teri-tagaju". Les leçons sont A et B توي تاغاجو, C et D توي تاغاجو. Je suis convaincu que le premier mot est le turc *toï*. Ce mot a des sens variés (cf. *Kāšyari*, éd. Brockelmann, 212), mais les seuls qu'on rencontre vraiment dans les textes du Moyen Age sont celui de "campement royal [disposé régulièrement]" ou de "troupe rangée en cercle", et surtout celui de "festin", en particulier "festin nuptial". Dans certains cas, *toï* peut être primitif; dans d'autres il remonte tantôt à **tod* (>**toð*), tantôt à *toñ*. Dans les deux sens indiqués ci-dessus, il a passé dans le mongol du Moyen Age. Dans le § 170 de l'*Histoire secrète*, *toï* (transcrit *toyī*) est traduit par 陣勢 *tchen-che*, "ordre de bataille", mais il s'agit d'une troupe rangée en cercle (*tō'oriqūi*); peut-être est-ce là le *toñ* du nom peu clair de Toñ-Uquq (souvent transcrit par les turcologues "Tonyuquq" en un seul mot). Au sens de "festin", *toï* paraît remonter à **tod*, puisqu'on a dans les inscriptions de l'Orkhon et dans *Kāšyari* les formes verbales *tod-* et *toð-*, "se rassasier"; toutefois *toq*, "rassasié", paraît tiré d'une racine qui est simplement *to-*. Dans ce sens de "festin", *toï* est connu pratiquement dans tous les dialectes turcs, y compris le coman (mais on est surpris de ne pas trouver directement cette interprétation chez *Kāšyari*; cf. le dictionnaire de Radlov; Brockelmann dans *Asia Major*, II, 120—121; *T'oung Pao*, 1930, 283); il a passé en persan et même en arabe (cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, 140, 216—217; Vullers, I, 483; II, 551); Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 8, et App., 14, cite une glose persane selon laquelle *šryaldās* désigne des compagnons de festin (*toï*). Dans son commentaire du nom de Baidaraq-Bäljir, qu'il altère en Bai-Baraq-Bälčir, Rašidu-'d-Dīn (Berezin, XIII, texte, 222; trad.,

Mongols se dirent entre eux : ‘Sariq-han a eu faim et il est affaibli’. Par chaque homme ils lui donnèrent dix chevaux en guise de fourniture¹⁾, et, les ayant laissés, ils le traitèrent comme leur hôte²⁾. Sariq-han dit : ‘Oh! Mongols, mes jeunes frères que vous êtes, mariez-vous (*quda sävüd*) toujours les uns avec les autres, de manière que vous vous teniez loin de tout homme qui est dans

137) explique le nom en disant que là eut lieu le “festin” de fiançailles (طوی عروسی) *toi-i ‘arusi*; c’est le festin appelé en mongol *bu’uljar*) d’une fille du souverain des Öngüt qui était donnée en mariage au souverain des Naiman. L’*Histoire secrète*, § 117, parlant du temps où Gengis-khan et Ĵamuqa étaient en termes affectueux, les montre *qurimlan toyilan ĵirqaldaĵu*; *qurimla-* est le verbe dénomiatif tiré de *qurim*, “festin”; *ĵirqaldu-* signifie “se réjouir ensemble”; quant à *toyilan*, M. Haenisch (*Wörterbuch*, 152, et *Die geheime Geschichte*, 32) l’a traduit hypothétiquement par “danser”; mais le sens est évidemment “festoyer”; même en mongol classique, nos dictionnaires connaissent encore l’expression double *toi qurim* au sens de “repas de nocés”; c’est exclusivement au sens de “repas de nocés” que *toi* (avec son dérivé *toiluq*, “les éléments du repas de nocés”) a survécu en turki du Turkestan chinois (cf. Shaw, *Vocabulary*, 82, 136). A raison du repas d’adieu dont il va être question par la suite, je ne doute pas qu’il faille lire ici *toi* et le prendre au sens de “festin”. Le second élément du nom est plus embarrassant. En lisant ناغاجو *Nagaču, nous aurions un bon mot mongol *nayaču* signifiant “oncle maternel” (*Histoire secrète*, § 61, *naqaču*; kalm. *naγⁿtsə*; > čaγ. et ouïgour tardif *nayačü*; kirghiz *nayači*; mandchou *nakču*; cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 270, mais en supprimant tib. *snag* et *snags*). Mais *Toi-Nayaču ne donne aucun sens. Je suis d’avis de lire تاغاجو *Tayaĵu, mais en supposant, ici encore, que les informateurs de Rašid n’ont pas su lire le nom. En écriture ouïgouro-mongole, *Tayaĵu s’écrit exactement comme *Da’aĵu, et l’un des sens de *da’a-* est “s’occuper de”, “prendre sur soi”; *Toi-Da’aĵu serait [le lieu où] on a organisé le banquet”. Il est cependant assez étonnant que des Mongols aient pu se tromper sur la lecture de noms mongols offrant un sens ou ayant un emploi courant, comme Darbai, Dalan-Dabān et peut-être *Toi-Da’aĵu. Les choses se présentent comme si le morceau avait d’abord passé par une version ouïgoure, où les noms propres étaient naturellement conservés avec leur orthographe ambiguë, et si c’étaient des Ouïgours ignorant le mongol qui avaient ensuite retraduit le texte en persan pour Rašidu’d-Dīn.

1) باسما اور کجوت; je ne suis pas sûr de la lecture du mot, que Rašidu’d-Dīn n’explique pas et que je n’ai pas souvenir d’avoir rencontré ailleurs. J’ai songé à **örgüĵüt* < **örgüĵüt*, pluriel d’une forme qui serait tirée de *örgü-*; *örgü-* s’est employé en mongol médiéval au sens de “fournir quelqu’un de quelque chose” (cf. Poppe, *Mong. slovar’*, 278). A la même racine se rattache le verbe *örgüĵi-*, “accroître”, que Berezin a déjà invoqué (p. 244). L’explication reste cependant hypothétique.

2) *Mihmāni kārdaṅd*, mot-à-mot “ils lui firent une réception d’hôte”; j’entends qu’ils lui offrirent un banquet (*toi*). Les rôles sont renversés puisque jusque-là ces Mongols réfugiés avaient été des hôtes de Sariq-han.

la dépendance de celui-là (= de "Buyuruk-Khan")¹⁾; et au contraire soyez des *anda*²⁾, afin que vous soyez frères aînés et frères cadets les uns avec les autres. Oh! mes frères cadets de Mongols (*imiyān Moyol-i mǎn*), pendant que vous avez un souverain³⁾, ne choisissez pas l'isolement (*ḥalvat*), n'allez pas par une mauvaise route et une voie tortueuse'."

Le texte s'arrête là, et avec lui la notice des Tatar; il nous reste maintenant à voir quels renseignements on peut tirer de ce morceau si curieux.

On notera d'abord le discours final de Sariq-ḥan aux "Mongols". Ceux-ci sont venus chez le souverain kerait, et le sauveur du souverain kerait demande à celui-ci de les lui donner. Sariq-ḥan refuse, mais se méfie, et estime sage de renvoyer ces "Mongols" dissidents dans leur pays. Il les adjure d'y rester entre eux, bien unis, pendant qu'ils ont un souverain; implicitement, et presque explicitement, de ne pas faire comme lui qui a maintenant lieu de regretter l'union matrimoniale de sa famille avec celle de son sauveur. Ces paroles de Sariq-ḥan rappellent celles de l'*Histoire secrète* sur les Mongols qui n'ont plus de souverain, et la réponse prêtée à Ong-khan (§ 126) quand on lui annonce l'élection de Gengis-khan: "Que mon fils Tāmuǰin ait été fait *qan* (= ḥan, khan) est bien; comment les Mongols seraient-ils sans *qan*?" Le récit de Rašīd porte donc sur le temps du premier empire proprement "mongol", celui du deuxième tiers du XII^e siècle. La mention d'Ong-khan n'y fait pas obstacle. Ong-khan, contemporain du père de Gengis-khan, était un vieil homme lors de sa rupture avec Gengis-khan tout au début du XIII^e siècle. Le texte le représente comme capturé

1) چنانکه کسی که از آن بسته دور باشید. Berezin a traduit "loin d'un homme secret" (*skrytnago*), ce qui ne me semble pas offrir de sens. J'ai traduit en suppléant از *āz* devant *kūsi*.

2) C'est-à-dire des "frères jurés"; il ne s'agit plus de mariage comme le porte à tort la traduction de Berezin.

3) Le mot n'est plus ici l'ordinaire *pādišāh*, mais le terme plus noble de کلاه داری *kulah-dāri*, "un porte-couronne".

par les Tatar, en même temps que sa mère *Īlma dont le nom ne nous est pas connu par ailleurs; mais précisément, dans le § 152 de l'*Histoire secrète* où les princes et chefs keraït hostiles à Ongkhan disent qu'il a le "foie puant", ils rappellent qu'à l'âge de treize ans il fut capturé avec sa mère par Aĵai-qan¹⁾. Que cet Aĵai-qan soit un chef des Alĉi-Tatar résulte indirectement du récit de Rašīd: tout comme ce fut le cas pour la femme de Gengis-khan, Börtä, lors de sa capture par les Märkit, *Īlma était évidemment passée par la couche de son ravisseur; or le récit de Rašīd donne à celui qui aime *Īlma le nom d'Alĉitai, c'est-à-dire l'ethnique même tiré du nom des Alĉi; il n'est pas exclu que Aĵai-qan et Alĉitai soient un seul et même personnage²⁾. Les événements racontés par Rašīdu-'d-Dīn doivent se placer aux environs de 1140.

Un autre repère important est fourni par le nom de Qajir-ḥan. On a vu plus haut que Rašīd, en fin de sa notice des Naiman, parlait d'une tribu spéciale apparentée aux Naiman, les بتکین Bätäkin, naguère puissante, et qui avait eu un souverain connu appelé Qadīr-ḥan, nom mongolisé en Qajīr-ḥan; c'est sûrement de lui qu'il s'agit ici. Mais le texte de Rašīdu-'d-Dīn offre une impossibilité. D'après lui, quand Sarīq-ḥan des Keraït vient se réfugier auprès de celui que Berezin appelle "Sagıtai Ubaku Turĵi Buyuruk khan", Sarīq-ḥan donne "sa propre fille", appelée Törä-Qaīmīš, à Qurĵayus Buīruq-ḥan, et cette fille était la sœur de Qajīr-ḥan. Mais en ce cas, Qajīr-ḥan aurait été le fils de Sarīq-ḥan, par suite un Keraït, et non un Bätäkin Naiman. Je suis convaincu qu'il faut prendre les choses autrement. Et d'abord "Sagıtai" est une fausse lecture, basée sur A et B; mais C et D ont تیساکمای; je restitue بیتاکینای Betäkitäi, l'ethnique

1) Le nom Aĵai existe dans l'onomastique mongole; cf. "Sanang Setsen", éd. Schmidt, 489; von Hammer, *Gesch. der Ilchane*, II, 385; *Gesch. Wassaf's*, 98; B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 504. Le nom, prononcé Adžä, est encore employé de nos jours chez les Kalmouks d'Astrakhan.

2) Ma copie du mss. d'Urga (Ulān-Bātor) où une partie du texte mongol de l'*Histoire secrète* a été conservée a été conservée à les deux fois, f^o 75a, Aĉi-qayān au lieu de Aĵai-qan; mais ce serait là une base trop fragile pour supposer que, dans l'*Histoire secrète* que nous avons, Aĵai-qan soit deux fois fautif pour A[ĉ]i-qan ou A[ĉ]in-qan.

tiré du nom des Bätäkin. Autrement dit Sarïq-han, attaqué à l'Est par les Tatar, a fait ce que les princes kerait faisaient toujours en pareil cas; il s'est réfugié à l'Ouest chez les Naiman, en fait chez les Bätäkin Naiman. On donne alors au Kerait Qurjaγus Buïruq-han une fille qui est la sœur de Qajïr-han; entendez que le prince des Bätäkin Naiman (et non Sarïq-han), père de Qajïr-han qui ne règne pas encore, donne sa fille au Kerait Qurjaγus Buïruq-han, qui lui non plus ne règne pas encore sur les Kerait. A raison de cette alliance matrimoniale, le jeune Bätäkin Qajïr-han aide Sarïq-han à délivrer le peuple (*ulus*) Käräijin, c'est-à-dire le peuple des Kerait. Qurjaγus (= Qurjaquz) est le père d'Ong-khan, et la mère de celui-ci vivait encore, puisqu'on la délivre, au temps que Qurjaγus épouse Törä-Qaïmïš; nous en concluons seulement que ces Nestoriens n'étaient pas strictement monogames; et d'ailleurs les "quarante fils" que l'*Histoire secrète* (§ 177) prête à Qurjaquz n'étaient évidemment pas nés d'une seule mère¹). Sarïq-han, chrétien lui aussi comme on va le voir, ne parle-t-il pas de ses "cent" femmes?

Le nom du père de Qajïr-han est de lecture incertaine; j'incline cependant à penser qu'il faut le couper en *Oba-Kötürüçi; ce nom pourrait signifier "Celui qui élève la tribu"²). Törä-Qaïmïš donna à Qurjaγus plusieurs fils; Berezin en nomme quatre, puis fait mention de quatre autres de noms inconnus. Mais le nombre doit être réduit, car il est bien clair que les soi-disant "Bai-Timur" et "Taiša" sont le seul تايتمور تایشی Tai-Temür-taiši mis à mort

1) Le nombre peut être conventionnel. C'est ainsi que Rašidu-'d-Din (Blochet, II, 90) dit que Jöçi eut "près de quarante fils", mais n'en peut énumérer que quatorze.

2) Le mot *oba* est attesté dans nombre de dialectes au sens de "tente de feutre" des nomades; mais Kāšγarī (Brockelmann, 124) le rend par "tribu"; les deux sens sont apparentés; cf. l'évolution qui nous fait employer le mot "yourte", c'est-à-dire *yurt*, "territoire ancestral" des nomades, au sens de "tente [de feutre]". On pourrait interpréter *Oba-Kötürüçi au sens matériel de "Qui soulève la tente"; mais, si ma lecture est exacte, il est aussi vraisemblable qu'il s'agisse d'une épithète célébrant le chef qui a assuré la primauté de sa tribu. Je dois avouer toutefois que *kötürüçi serait une dérivation anormale en turc d'Asie Centrale et qu'on y attendrait *kötürgüçi; *kötürüçi représenterait une forme occidentale déjà très proche de l'osmanli où -güçi > -iji.

par Ong-khan¹). Pour "Bula" et "Magus", le premier est peut-être à lire *يولا* *Yula. Quant à *ماغوس* Maγus, son nom pourrait être une variante de *Marγus, Marc²). Il se peut que Törä-Qaïmiš ait été chrétienne elle aussi, car nombre de textes parlent de Naiman chrétiens, mais le nom de son fils ne suffit pas à l'établir, puisque le père était chrétien lui aussi. Reste enfin le cas de Sariq-han lui-même. Tout suggère qu'il ait été le père de Qurjaγus. Mais nous savons par la notice des Kerait que le père de celui-ci était Marγuz, Marc. La seule solution que j'entrevois est que le prince kerait qui portait le nom de baptême chrétien de Marγuz était connu aussi sous le nom ou épithète turc de Sariq-han, "le Khan Jaune". Dans les campagnes de Sariq-han, *alias* Marγuz, contre les Tatar et dans l'enlèvement d'Alčitai (*alias* Ajai-han?), nous aurions les raisons qui amenèrent les Tatar à s'implacer par la suite de Marγuz et, s'il faut en croire la notice des Kerait, à le livrer aux Kin.

Comme on le voit, le fragment littéraire inséré par Rašidu-'d-Dīn à la fin de la notice des Tatar est très instructif. Alors que nous n'atteignons guère l'histoire des Kerait que dans la seconde moitié du XII^e siècle, il nous révèle les incidents d'une période plus ancienne, vers 1140. Nous y voyons aux prises les Tatar, les Kerait et les Bätäkin-Naiman. Dans la notice des Naiman, Qajır-han n'était

1) Les noms sont également altérés et mal coupés par Abū-'l-Ghāzī (*Hist. généalogique des Tartares*, 47, et trad. Desmaisons, 81).

2) Le nom semble identique à celui du *p'ing-tchang* 馬忽思 Ma-hou-sseu du *Yuan che*, 33, 3a, et à celui du *ماقور* Maqur (à lire alors *ماقوز* *Maqus) de Berezin, V, 117. Ce dernier *Maquz, fils de Yusuf, était un Öngüt, tribu chrétienne, et son nom a bien des chances d'être chrétien, de même que celui du Kerait Maγus. Je me demande s'il n'y avait pas en Asie Centrale un doublet *Maquz (d'origine sogdienne?) de Marquz, Marγuz, = Marc. De fait, dans les listes qui suivent l'*Hymne à la Sainte Trinité* en chinois que j'ai rapportée de Touen-houang, la transcription du nom de l'évangéliste Marc est donnée sous une forme qui suppose *Maquz et non *Marquz. L'inconvénient est qu'on aurait les deux formes Maγus et Marγuz dans la famille princière des Kerait; mais, à vrai dire, elles nous parviennent par deux sources d'origine différente. L'épigraphie chrétienne du Semiréc'e n'a donné que les formes Marqus et Marγuz (cf. Kokovcov, dans *Izv. I. Ak. Nauk*, 1907, 448).

guère que le nom d'un grand prince déjà déchu; mais nous avons ici le récit d'événements auxquels il a été mêlé et qui sont antérieurs même à son avènement. Accessoirement, nous apprenons qui fut la mère d'Ong-khan, nous avons les noms de plusieurs de ses frères, et nous pouvons dire de quelle mère non Kerait ils étaient nés¹). Plus tard, Ong-khan a mis à mort plusieurs de ses frères, dont nous pouvons affirmer que l'un au moins n'était qu'un demi-frère; peut-être les autres étaient-ils dans le même cas. Quand le rédacteur du texte fait conseiller aux "Mongols" par Sariq-han de se marier dans leur propre tribu, qui sait s'il n'y a pas là une allusion anachronique aux troubles qui disloquèrent pendant un temps l'empire kerait après la mort de Qurjaquz Buïruq-han, et dont le rédacteur attribuait la responsabilité aux fils de l'étrangère, la Bätäkin Töra-Qaïmîš?

ADDENDA

P. 36. — Barthold, *12 Vorlesungen*, 121, renvoyant à Oppert, *Der Presbyter Johannes*, 91 et 124, a cru pouvoir établir que les Naiman étaient connus dès le début du XI^e siècle; mais le rapprochement est sans valeur; les “huit tribus” du texte d’Oppert sont les huit clans entre lesquels les Khitan étaient divisés dans le Nord-Est de la Chine.

P. 57. — Je ne pense pas qu’on puisse rapprocher le nom ou titre de Sari-han ou Sariq-han de celui du peuple des Sari ou Šariya sur lequel cf. Marquart, *Komanen*, 202; Barthold, dans Marquart, *Wehrot*, 34*; Minorsky, *Hudūd al-‘Ālam*, 284—285, et dans *Comptes rendus Ac. des Inscr.*, 1937, 321.

1) Des “quarante” fils de Qurjaqz Buïruq-han, nous connaissons maintenant les suivants: 1^o Toγrīl, *alias* Ong-khan, né de *İlma-hatun; 2^o Bula (*Yula?), 3^o Maγus et 4^o Tai-Tämür-taiši, tous trois nés de la Bätäkin Naiman Törä-Qaimiš; 5^o Buqa-Tämür-taiši, 6^o Ārkä-Qara, 7^o Käräitai, *alias* Ĵa’a-gambo, et 8^o Yädi-Qurtqa, tous nés de mères inconnues.
